

Par Pierre-Yves Balut

Le rapport ici présenté est une part du rapport d'habilitation de Pierre-Yves Balut, soutenue en 2003. Si l'étude portait sur le culte funéraire et son équipement, le rapport avait pour sujet la « *défense et illustration de l'archéologie moderne et contemporaine* » qui était l'occasion de faire le point sur l'histoire de cette spécialité que nous avons contribué à constituer (sur ce site, dans l'historique) et sur les fondements de son épistémologie et leurs conséquences.

DE SON ÉPISTÉMOLOGIE

1. DE L'ARCHÉOLOGIE MODERNE ET CONTEMPORAINE —

Du nom d'archéologie —

La fouille —

Objectifs habituels —

Auxiliaire de l'histoire —

Concurrence —

2. D'UNE ARCHÉOLOGIE THÉORIQUE —

Théorie de la Médiation —

L'objet —

Les champs —

Les objectifs —

La relève —

La révèle —

non le patrimoine —

La méthode —

Les procédures —

Les démarches —

3. DE L'ARTISTIQUE —

Des disciplines —

L'archéologie —

L'artistique —

L'histoire —

L'histoire de l'art —

EPILOGUE

I. DE L'ARCHÉOLOGIE MODERNE ET CONTEMPORAINE

En 1978, lorsque nous avons créé l'enseignement d'archéologie moderne et contemporaine, l'enjeu résidait simplement dans l'extension d'une certaine manière de procéder propre à l'archéologie : comptable de tous les ouvrages, médiocres ou dégradés, sans la limitation coutumière à l'histoire de l'art qui se réduit à ceux qu'elle valorise, quels qu'en soient les étalons; préoccupée autant des rapports d'association, fabriqués ou circonstanciels, observés exemplairement dans une couche stratigraphique, que des traditionnels classements; enfin, moins intéressée à l'objet pour lui-même et que tout mode de l'histoire expliquerait, que soucieuse, en le traitant comme source, de reconstituer à partir de lui les caractères divers de l'histoire qui l'a produit. Toutes qualités qui concordent avec celles attendues des archéologies habituelles et qui s'opposent plutôt à celles d'une histoire de l'art évidemment sélective, largement sérielle quels qu'en soient les critères, et plus encline à ce que l'histoire, du temps, des idées, d'un homme, explique l'œuvre, laquelle y consonne cependant et en renvoie le reflet.

Le matériel en déshérence ne manquait pas, qui, situé à d'autres époques, faisait les choux gras des spécialistes de ce qui ne devenait plus, aux époques récentes, que des laissés-pour-compte de l'histoire. Nous avons ainsi littéralement inventé l'archéologie moderne et contemporaine, en levant au fur et à mesure toutes les difficultés qu'elle créait. Puisque l'idée commence — seulement — à séduire certains qui ne sont pas de notre école, si l'on ne veut pas se trouver dans les apories des simples applications de l'archéologie traditionnelle qui rendent quasi-inutile cette archéologie du récent, rappelons qu'il est indispensable d'en repenser la définition, comme on le verra plus loin. Qu'alors il est tout à fait possible de faire des études archéologiques des périodes récentes qui ne sont ni d'historien, ni d'historien d'art, ni de sociologue, de sémiologue ou d'ethnologue ni même d'anthropologue, ni de fouilleur ou de "dateur", de descripteur, d'archéomètre ou -graphe.

Justifications simples ou plus complexes, nous avons eu à présenter cette archéologie originale à des publics bien divers dont témoignent sept articles. Mais c'est évidemment le premier du premier numéro de la *Revue d'archéologie moderne et d'archéologie générale*, en 1982¹, qui fut l'occasion de donner nos "positions" en la matière. Pour une part, ce n'était qu'un programme, encore peu développé; vingt ans plus tard, bien des points ont été traités : la capacité technique, les processus qui fondent les modèles de ce que nous appelons déjà l'artistique, les procédures de raisonnement, les rapports avec l'histoire et l'histoire de l'art, tout cela fut développé par la suite, ne serait-ce que dans *Artistique et archéologie*.

Tout au plus, cette archéologie générale, nommée dans le titre de la revue ou d'un article de 1995, qui nous apparaissait comme un accomplissement, puisque l'archéologie ainsi couvrait toute l'histoire, ne me semble plus guère une bannière à brandir. Car ce n'est pas tant la généralisation historique qui me paraît importante, non plus celle d'une casuistique rétrospective, mais bien plutôt la discipline qui rend compte des processus de la technique et de ses fins, de la fabrication et de ses rapports avec le reste de la raison : l'artistique. La chose est attendue : de

¹ bibliogr.9 : «Positions», *RAMAGE*, 1 (1982), pp. 3-33, (en collaboration avec Ph. Bruneau).

même que les modèles me paraissent plus importants désormais que les bilans historiques, conséquemment l'artistique est plus un enjeu que la généralisation de l'archéologie.

Nos "positions" restent cependant toujours d'actualité et je ne vois pas encore que les archéologues, les historiens d'art, qui font notre milieu, et même les historiens, aient bien aperçu les conséquences de nos orientations pour leurs pratiques et leurs conceptions disciplinaires.

Avec l'archéologie du catholicisme et de la politique, Philippe Bruneau a plus pratiqué que moi l'archéologie contemporaine, en analysant l'équipement réel d'un groupe social précis, à un moment de son histoire. Mes études du domaine du funéraire ne sont pas équivalentes, comme on le verra plus loin, hormis les petites notes des "nécrotaphica", et, partiellement, les monuments aux morts où le modèle est largement illustré d'une particulière production historique, toutefois sans bilan. De même, si j'ai beaucoup enseigné en son temps l'archéologie industrielle, je l'ai peu étudiée directement.

Tout compte fait, à part le funéraire dont je parlerai ensuite — mais qui est lui-même plus qu'une "archéologie de la mort dans l'Occident contemporain", suivant le titre de ma thèse —, je n'ai guère fait d'archéologie contemporaine. D'abord parce que je n'ai pas eu à traiter des difficultés d'appréhension d'un cas, sauf, très limité, le cas de l'enclos funéraire des Chalaniat². Ensuite, parce que je n'ai pas cherché un corpus historiquement délimité en sorte d'en tirer un bilan. C'est que je ne crois pas très utile, contrairement à nos habitudes professionnelles, de faire des monographies avant la construction des questions à se poser, avant la modélisation des processus engagés. C'est aussi, simplement, que j'ai plus le goût du modèle général que de l'observation de ses manifestations historiques particulières, et que, dans la répartition professionnelle des tâches, il est loisible que certains se livrent à l'exploration théorique quand d'autres se consacrent à l'exploitation plus historique.

L'archéologie industrielle a été ainsi un beau terrain d'expérience en ce sens. Je n'ai évidemment que peu de compétence à traiter de tels sujets de façon érudite. Quoique j'ai eu à rendre compte de la question de la gare à propos de celle d'Orsay, qui devait être ma thèse de troisième cycle, et des deux de Calais³ : mais mes préoccupations d'alors restaient celles d'une analyse architecturale et "logique", sinon rhétorique, du programme et des formes; ce n'est qu'à la longue que je me suis initié aux conditions plus industrielles des fonctions, des productions, des métiers, sur lesquelles, malgré la masse engrangée de matériel, d'enquêtes, de réflexions, je n'ai malheureusement guère pris de positions par la suite. Une telle initiation exigeait en effet une compétence technique, au sens commun, que je n'avais pas nativement, une quasi sensibilité que je n'avais jamais montrée : ce n'est que le drame attendu des historiens d'art, des archéologues et des historiens de ce genre de domaine d'être souvent bien éloignés de la réalité technique, s'ils sont par ailleurs compétent du social, de l'économie ou de la forme. Le funéraire parut très vite plus abordable.

Malgré tout, il n'en restait pas moins que la constitution de l'archéologie industrielle était extrêmement critiquable et que je pouvais être bien plus à même d'en discuter qu'un spécialiste. En dépit de l'idée commune, on peut très bien expliquer et juger ce qu'on ne sait pourtant pas

² bibliogr.11 : «De la tombe individuelle à la tombe collective en Auvergne», *RAMAGE*, 1 (1982), pp. 113-133.

³ bibliogr.6 : «Chemins de fer et gares à Calais au XIXe siècle», *La pioche et l'aiguille, Calais industriel et monumental 1817-1914* (cat. expos. Musée des Beaux-Arts de Calais, 7 mai-28 septembre 1981), pp. 118-127.

faire. Armés de notre redéfinition de l'archéologie par un objet propre et distinct de tout autre, par des objectifs construits et non improvisés, par une méthode et des procédures, différenciables des champs, des démarches et des priorités professionnelles, il était aisé et profitable d'asseoir sainement ce champ disciplinaire et de le purger de ses précautions inutiles et de ses embarras. C'est ce que nous avons pu seulement aborder lors de la première rencontre d'archéologie industrielle en France, dans le 104^e congrès national des sociétés savantes, en 1979,⁴ mais que j'ai repris, après plusieurs années de cours sur le sujet, en 1985⁵. Il est notable que ce domaine s'est trouvé empêtré de tous les oripeaux importables d'une élémentaire archéologie. On me répondra, comme toujours en l'espèce, que le principal est d'avancer la connaissance, de publier études et monographies qui l'étendent, non de se bloquer sur quelque idée générale. L'opposition est constante entre ceux qui veulent agir de toute façon et ceux qui veulent préalablement savoir dans quel but et comment. Bien malin celui qui peut trancher qui est le sot ou l'habile homme ! Sinon que la déliquescence actuelle de l'archéologie industrielle, qui avait toute la puissance et l'intérêt pour devenir un grand domaine, démontre bien qu'il eût fallu en son temps réfléchir sur sa constitution.

Il ne m'apparaît pas ici que ce soit le lieu de rediscuter de notre démonstration, ni de donner les propos incriminés des savants fondateurs auxquels j'ai pu faire référence dans l'article de *Ramage* 3. Rappelons seulement que la technique, chez ces spécialistes extrêmes de la chose, ne semble humaine que si elle participe de l'histoire sociale, politique, économique, histoire des inventions, du progrès, des inventeurs, des échanges, que si elle se fonde donc dans un autre objet de science, comme ne pouvant prétendre constituer une part autonome de la raison humaine. La délimitation des champs est aussi maladroite et insaisissable, quoique évidemment attendue : il ne pouvait exister une discipline d'un phénomène historiquement limité comme la révolution industrielle, elle-même discutable quand on en examinait les critères : hormis l'apparition de l'énergie vapeur, les autres caractères comme les investissements financiers, les organisations de l'entreprise, la concentration ouvrière, l'implication de l'état, se retrouvaient en d'autres temps, avec des techniques anciennes. Lesquelles, avec leurs moyens historiquement situés et limités pouvaient former un système technique extrêmement performant et producteur, même en l'absence d'organisation financière et sociale démultipliant leurs effets.

Rappelons encore, du point de vue de la méthode, combien elle reste sérielle, typologique; que les ensembles sont constamment réifiés en site, terrain, espace — archéologie oblige —, éventuellement contre les collections muséales, effectivement hors de leur contexte; que la chose récente, toujours réelle, doit être obsolète, hors d'état, pour être considérée comme archéologique, sinon il s'agit d'histoire des techniques; laquelle, antique par exemple, englobe naturellement l'archéologie fouilleuse. On dirait du sexe des anges, quand tout est si simple et si articulable, pour peu qu'on veuille bien remettre à plat tant de pseudo définitions inopérantes sinon invalidantes.

Resterait alors, pour délimiter un champ original et spécifique à une archéologie industrielle refondée, deux processus de l'artistique dont, professionnellement, la spécificité n'est ni littéraire, ni historienne, qui sont les industries dites dynamiques, productrices de force, bien différentes de celles qui font de la représentation, (images, écriture), ou de l'être, (vêtement, logement), dont nous sommes habitués; et l'ergotropie, comme production de la production, interrelation de la

⁴ bibliogr.4 : «La place de l'archéologie industrielle dans l'archéologie du monde moderne», *Comptes rendus du 104^e Congrès international des sociétés savantes, Bordeaux 1979*, V (1979), pp. 7-12, (en collaboration avec Ph. Bruneau).

⁵ bibliogr.15 : «L'archéologie buissonnière : l'archéologie industrielle», *RAMAGE*, 3 (1984-85), pp. 243-258.

technique avec elle-même. Ces deux mécanismes exigent une connaissance de la technicité à laquelle les traditions humanistes ne nous ont guère initiés, quand le vivier technicien des "archéologues" industriels y montrerait ses compétences.

À quoi pourrait s'ajouter non de ces présentations descriptives de la technique mais une analyse des systèmes de ses dispositifs, de la chaîne d'entraînement qui permet autant le vélo que la tronçonneuse ou l'escalier roulant.

Épistémologiquement, l'immense erreur de l'archéologie industrielle aura été de n'avoir su exister face à l'histoire des techniques, ce qui n'est évidemment pas une tare en soi, mais qui suffit à rendre superflue cette spécialité nouvelle et qui explique son dérisoire essor, en dépit de toutes les protestations. On ne peut innocemment faire une archéologie du récent sans rencontrer bien vite des impasses qu'il faut bien débloquent, d'une façon ou d'une autre. En définitive, Leroi-Gourhan n'avait pas réussi non plus à se distinguer de l'ethnologie et ses tentatives courtes d'analyser le système technique, d'intégrer la manipulation, se baignent d'apparition, d'influence, de diffusion.

Mais il ne saurait être question, comme ces archéologues le vont pourtant répétant, que ce champ particulier, comme science, soit politiquement engagé dans la gestion du patrimoine : ce n'est pas le rôle de la discipline, même si elle peut éclairer un choix et même si c'est de la possible responsabilité des savants.

L'entreprise d'archéologie moderne et contemporaine ne manqua cependant pas d'**embûches**⁶.

De celles qu'avaient reconnues l'éminent historien M. Agulhon dans son archéologie de la République, quand le terme même d'archéologie se mit à lui peser, en sorte qu'il préféra presque revenir à la dénomination désuète d'une ancienne et imprécise pratique, mais qui lui paraissait sans doute moins dangereuse, l'histoire folklorique⁷. Où il apparaissait bien que la bannière de l'archéologie était aussi encombrante et embarrassante que salutaire pour tous ces défrichements d'équipements récents et banals.

Les cuistres s'offusquaient de l'affaire au nom de l'étymologie, heureux hommes aisés à contrer, qui ne se formalisaient plus, pourtant, de s'orienter au Nord, de saupoudrer leurs fraises ou de s'énerver, non plus que d'exclure de l'histoire des enquêtes, parce que policières, ou de restreindre la physique aux jeux des corps, en éliminant le reste de la nature. Le mot, une fois de plus, ne fera rien à la chose s'il est épistémologiquement une discipline authentiquement archéologique, valablement applicable aux époques récentes. La convention lexicale ne saurait l'emporter sur une constitution scientifique avérée. Mais une transposition de l'archéologie aux époques moderne et contemporaine créait de toutes les façons plus de difficultés qu'elle n'en résolvait. Et il était un peu naïf de croire que le nom était sans conséquence, pourvu qu'on ait la chose : "l'important est de faire l'étude de cette catégorie" dit M. Agulhon sans prendre

⁶ Ces difficultés ont été exposées dans (Bibliogr.44). « Heureux errements d'une archéologie moderne et contemporaine », *Les nouvelles de l'archéologie*, n°96, 2^e trimestre 2004, pp.39-42.

⁷ Après une "Esquisse pour une archéologie de la République : l'allégorie civique féminine", *Annales ESC*, janvier-février 1973, p 5-34, M. Agulhon, *Marianne au combat*, Paris(1979), introd. n.1, parla de sa considération "pour la science folklorique sans guillemets ou ethnologie". Cf. aussi Ph. Bruneau, "L'archéologie de la République et du catholicisme dans la France du XIXe et du début du XXe siècle", *Ramage* 3 (1984-85), n.1, où il fait le point des rattachements divers de M. Ag.

conscience que ce qu'on voit et l'étude même se modifient suivant l'inféodation à "l'histoire de l'art ou à l'histoire tout court", à l'histoire des mentalités collectives ou à l'histoire de l'urbanisme et de l'architecture⁸, puisque, même dans l'objectif de l'histoire, on change d'objet de science et donc d'analyse.

Plus dirimant est l'argument uniformément sensible aux archéologues praticiens qu'il n'est guère de fouille en ces situations contemporaines. Si la fouille est l'évidence du métier des archéologues, l'originalité de la discipline, le fondement, le moyen, la méthode de son raisonnement, il ne restera plus aux contemporanistes qu'à suivre, pour exister, le propos de Boris Vian pour lequel l'archéologue est un homme qui casse les pots pour les mettre dans des tiroirs : sans cet acte volontariste qui nous rapprocherait des conditions fouilleuses de l'archéologie, le matériel récent ne serait guère fouillable, en effet. Même s'il faut prévenir aussitôt qu'il est des fouilles, tout à fait conformes, d'un matériel chronologiquement proche, d'une part, et même archivistiquement très documenté, d'autre part. Bruno Bentz, qui fut naguère un de nos bons étudiants, est en charge des fouilles du château et du domaine de Marly⁹; cette propriété majeure de Louis XIV sur laquelle on connaît tout par une surabondance d'archives n'en est pas moins fouillable du fait de son arasement et plus encore découvrable car les textes n'expliquent pas tout. Il a ainsi découvert non seulement les inévitables latrines et leur matériel, mais les bains, les bassins et leurs carreaux de faïence hollandais méconnus, les systèmes hydrauliques, les fabriques, les jeux, etc. M.-Chr. Hetzman fut mandatée à Versailles pour redécouvrir dessins réels et plantations des anciens parterres. Hors de toute inféodation, mais bien en fouillant, Fr. Boudon et Jean Blécon explorèrent le site du château de Saint-Léger-en-Yvelines¹⁰, par ailleurs documenté et même publié en son temps par Ducerceau. Les sols des locaux toujours debout de la forge de Monsieur de Buffon furent aussi excavés en sorte de reconnaître les dispositifs industriels de production disparus. Bruno Bentz put même faire un temps dans *Ramage* le recensement des fouilles modernes et contemporaines, à partir de leur mention officielle dans *Gallia*, qui significativement créait une rubrique sur elles. Il y a sans aucun doute place — et au delà de l'anecdote pour la redécouverte de reliques — pour une archéologie fouilleuse de sites de plus en plus récents. Donc, au sens étroit et communément entendu, il est bien une archéologie du moderne et du contemporain.

Mais enfin, l'immensité du parc moderne et a fortiori très récent n'est guère fouillable, quand il est encore debout, en activité même, ou intact dans les collections de toute sorte, des musées, des antiquaires et des brocanteurs. La fouille récente existe avec évidence; elle n'en reste pas moins un recours quantitativement très limité¹¹. La précaution est donc totalement inutile de se travestir à toute force sous les oripeaux du fouilleur pour avoir l'air archéologue, de filer les métaphores, les jeux de mots : ce n'est pas parce qu'en français les clochards fouillent les poubelles et que «la fouille est interdite dans les bennes» placées dans les villes pour le ramassage des monstres, que ces activités sont de l'archéologie, et surtout qu'une archéologie

⁸M. Agulhon, "Entre l'art, l'industrie et la politique, la sculpture civique au XIXe siècle : quelques réflexions sur une expérience", *Ramage* 1 (1982), p.51,52.

⁹ Br. Bentz, "Marly, site archéologique moderne : les recherches en 1990", *Ramage* 9 (1991), p.141-151. Et *supra* n.29.

¹⁰ *Philibert Delorme et le château royal de Saint-Léger-en-Yvelines*, Paris (1985).

¹¹ Pour se rendre compte de ces deux caractères, voir la récente publication de l'INRAP, *La France archéologique, vingt ans d'aménagements et de découvertes*, (Paris) 2004, pp. 197 -- 221

doive s'en prévaloir, même sous le cuistre nom barbare de "garbage project"! De même, l'archéologie industrielle, qui paraissait alors prendre son essor, en France particulièrement, à la fin des années 1970, s'embarrassait sensiblement des connotations de la discipline dont elle empruntait le nom, en se focalisant sur la notion de site jusqu'à exclure de son champ les produits industriels conservés dans les musées¹²; ou en distinguant son matériel par sa qualité d'obsolescence¹³, correspondante fonctionnelle désespérée de l'enfouï-détruit organiquement, du trou de fouille incontournable. Il est significatif et consternant de constater, maintenant, que ce champ important de l'analyse archéologique de l'époque contemporaine est pratiquement abandonné comme tel, absorbé par défaut de constitution dans les aires voisines et bien installées de l'histoire industrielle ou de l'histoire des techniques, quand ce n'est pas prosaïquement dans l'histoire des siècles de l'industrie. Ce n'est pas simple, en effet, sans réflexion sur l'archéologie elle-même, de mesurer s'il faut, et comment, se distinguer de ces puissants et efficaces voisins.

Il est absurde de vouloir à toute force limiter l'archéologie moderne et contemporaine au seul domaine fouillable, simplement parce que tout le monde, paresseusement et syndicalement, entend ainsi le métier de l'archéologue, quand l'immensité de ce domaine historique n'est pas à fouiller et qu'il faut tout autant s'inquiéter de cette restriction à une manière de faire que de l'extension du domaine qui la contredit.

D'autant plus si l'on considère les objectifs habituels de l'archéologie. Certains, et non des moindres patentés de nos institutions scientifiques, posent l'archéologie comme servant à dater. Là, l'inutilité de la discipline éclate quand pratiquement tout l'est déjà, sauf à tomber dans le dérisoire de la datation précise d'un moulin à poivre — où l'on frise la concurrence expresse des brocanteurs, lesquels d'ailleurs ne seraient pas si souvent sots en archéologie, dans leurs façons de raisonner, et qu'il faudra bien un jour intégrer, d'une façon ou d'une autre, leurs compétences dans l'archéologie du récent. C'est qu'en l'espèce tout se sait ou pourrait se savoir aisément, sans les besogneux détours des raisonnements archéologiques. Qu'il y ait quelques difficultés sur le carreau d'un vide-grenier quant à l'appréciation d'une date, d'une provenance, a fortiori d'une attribution et même parfois d'une fonction, l'affaire est d'expérience. Mais c'est le dénuement circonstanciel qui l'induit. Un catalogue Manufrance ou Léviton, une revue d'époque ou le témoignage d'une grand-mère alerte, et tout le lourd appareil — l'inévitable appareil critique du vrai professionnel qui tient parfois la place du raisonnement comme tenue et crampons ne le feraient pas de l'indispensable forme physique du footballeur — du savant archéologue se trouve court-circuité. Ponctuellement, on en trouve toujours l'usage. Mais généralement, point n'est besoin de tout ce fatras des façons de faire de l'archéologue : en quelque sorte, celles de l'historien concurrent y suppléent avec meilleure grâce et plus d'économie; les archives diront tout. En nos termes établis, si l'archéologie, plus largement que de la datation, est en charge de la relève documentaire, celle-ci est déjà faite sans elle : l'histoire archivistique est plus à même de résoudre les inconnues documentaires que les lourds raisonnements des classements ou des associations dont l'archéologie a spécifiquement à connaître dans l'observation des ouvrages.

Les objectifs évidents, et d'une certaine façon élémentaires, d'une archéologie en charge de relever les inconnues documentaires, c'est-à-dire l'explicite des usagers — celui qui a fait, pour

¹²M. Daumas, *L'archéologie industrielle en France*, Paris (1980), p.434-435.

¹³ R.A. Buchanan, *Industrial archeology in Britain*, Londres (1972), p.20. et la note 8 de ma critique de "L'archéologie buissonnière, 2 : L'archéologie industrielle", *Ramage* 3 (1983-84), p.243-258, où je développe mes griefs.

qui il l'a fait, dans quelles conditions, pour quelle fonction, à quelle date, en quel lieu et dans quel milieu —, ces objectifs de relève d'un état civil, évident à ceux dont c'était le monde, sont en général redondants en regard des sources dites historiques, mieux, historiennes qui les résolvent aisément quand l'appareil archéologique de l'examen in situ et des typologies ne les comprennent qu'imparfaitement.

Si l'archéologie a comme objectifs de retrouver ces informations, claires, explicites à tous mais fortuitement perdues pour nous, elle n'a guère place utile et économique dans une transplantation aux époques modernes et contemporaines, où les banales sources archivistiques de l'histoire y répondent avec plus de confort et de sûreté. Pourquoi avoir froid en examinant l'immensité d'un cimetière et l'infinie diversité des tombes et de tout son matériel, quand l'analyse des registres du conservateur, l'étude des archives des marbriers donnent tous les renseignements sur les dates, les fabricants, les consommateurs, les prix, et que notre participation au système résout toutes les interrogations sur la fonction, l'usage, etc.? Si l'archéologie se définit par ces objectifs-là, que l'histoire n'établirait pas dans des situations plus anciennes, son application aux époques récentes ne pourrait être que superflue, inadéquate, inappropriée, indue, inutile, inepte : bref, il ne saurait être en l'espèce d'archéologie moderne et contemporaine.

On est donc non seulement ici dans la situation où des objectifs sont redondants par rapport à ceux qu'établit normalement l'histoire-par-les-textes, mais on est de plus en face d'un dilemme : ou l'archéologie perd ces objectifs qui lui sont habituels, parce que ce sont les sources de l'histoire qui les résolvent; ou elle les garde, mais c'est l'histoire elle-même, comme en charge spécifiquement de ces sources archivistiques, qui se trouve contestable si elle doit les laisser à l'archéologie.

Surtout si, en ultime perspective, il s'agit de «faire de l'histoire» : comme de connaître et comprendre l'eschatologie et les modes de la croyance, ou pire encore, de la mortalité, de ses causes ou de son ampleur, en matière de funéraire; la constitution théologique, les modalités de la pratique ou des rites, en matière religieuse; les savoir-faire, les institutions sociales, les distributions des métiers, les organisations de la production, en matière industrielle — ne parlons pas des réseaux des échanges, des règles de l'économie —. J'entends alors certains, englués une fois encore dans les rets d'une pratique professionnelle restreinte qu'ils s'essayent à préserver en la justifiant, mais dans le dérisoire des arguments où les rares fouilles possibles, le site et l'obsolescence en succédanés du terrain ou de l'enfoui, suffiraient à l'existence d'une archéologie du récent, j'entends dire que telle caractéristique d'un vêtement des poilus de la fosse d'Alain-Fournier — les boutons ! — ne serait pas en correspondance avec le règlement dont témoignent les archives de l'armée; que nombre de bâtiments d'usines, à l'observé de l'investigation, ne sont pas toujours identiques aux plans conservés : quelles passionnantes informations, incontournables pour l'histoire de la guerre ou de l'industrie ! Dans le même ordre d'idée, je me demande s'il est nécessaire d'examiner la dentition des mêmes poilus afin de connaître carences et maladies de nos proches aïeux, quand les archives de santé de la population ou de l'armée doivent bien en témoigner quelque part et de façon statistiquement plus exploitable : la trouvaille est peut-être réelle — à voir —, son intérêt, assurément indigent.

L'histoire moderne et contemporaine, d'évidence et sans mépris superflu, se dispense aisément du rôle convenu de cette auxiliaire inutile et un peu vaine : ses sources traditionnelles archivistiques sont bien assez nombreuses, diverses et complexes pour lui permettre de tout appréhender sans défaut sensible. Ce le serait moins dans une problématique préoccupée de système technique — pour lequel détail vestimentaire ou dispositif constructif fonctionne dans un

système de l'habillement ou de la production, distinct de la conscience qu'on en a et donc de ce qu'on en a dit, des projets, des règlements. Mais ce n'est pas le cas. Ne persiste plus que le dérisoire de cet apport infime de l'archéologie à l'histoire.

L'histoire de l'art elle-même, s'est bien plus développée et confortée de la découverte et de l'exploitation de ses archives, que de l'examen des œuvres qui tend à l'égarer dans des philosophies esthétiques toujours aussi imprécises, ou pire encore, dans des raisonnements de relève des inconnues documentaires grevées de postulats implicites, constamment infirmés dans les situations connues, et de tautologies pernicieuses. Lesquels raisonnements sont aussi ceux des impasses allègrement pratiquées par l'archéologie, tant traditionnelle que scientifique. Au moins l'histoire de l'art peut-elle se sauver par la pratique historique de l'établissement et de la critique plus assurés, comme savoir-faire et comme raisonnement, de ses sources d'archives.

Si l'archéologie a comme rôle normal d'aider à la constitution de l'histoire, c'est-à-dire aux grandes analyses des sociétés, dans leur composition, leurs échanges, leurs idées, etc., une archéologie moderne et contemporaine sera de peu de poids devant un savoir déjà élaboré ou se construisant sur d'amples sources plus riches et plus lisibles, évidemment.

D'autant, enfin, que la concurrence de toutes les disciplines traditionnelles n'a pas attendu, on l'a déjà dit, cette curieuse extension de l'archéologie, pour se préoccuper de l'équipement matériel récent, qui n'est pas si orphelin qu'on le laissait supposer au début de ce propos en parlant de la nécessité de s'occuper des laissés-pour-compte. Qu'il n'y ait pas une seule discipline en charge d'eux est un fait et cette concurrence est large. Mais plusieurs s'en occupent d'une façon ou d'une autre. Et de longue date : la géographie, par exemple, conserve une tradition séculaire d'intérêt pour l'ensemble de l'équipement agricole : pratiques culturelles et leurs instruments, types des exploitations, des habitations, des agglomérations, et plus récemment analyse du paysage issu du façonnage par l'homme. Ainsi, tout normalement, Jean-René Trochet, conservateur au musée des arts et traditions populaires, a-t-il enseigné dans notre certificat avant d'être élu dans une chaire de géographie humaine. L'ethnologie a pris le relais en développant des études du vêtement, de l'ameublement, des équipements des métiers, de la table, des rites, y compris funéraires bien sûr. L'histoire naturellement n'est pas en reste, depuis la tradition des folkloristes du XIXe siècle dont pouvait se réclamer Agulhon, et surtout depuis l'évolution de ses centres d'intérêt pour le temps long, le quotidien, les mœurs communes au grand nombre que l'archéologie est souvent à même d'approcher. Tout particulièrement, l'université d'Aix-en-Provence a fourni plusieurs historiens travaillant sur l'équipement technique : en plus d'Agulhon, Michel Vovelle, avec les retables communs des Ames du Purgatoire et les cimetières provençaux; Régis Bertrand qui collabora aux travaux du précédent, analysa les cortèges funèbres et fit sa thèse sur les crèches provençales; M.-Cl. Amouretti qui développa l'étude des techniques antiques. Habitat ouvrier, équipement des chemins de fer, *Image de l'homme devant la mort* de Philippe Ariès : les historiens ne négligent plus la source que constitue l'équipement technique. Même les historiens d'art, au vrai marginaux comme quelques artistes, élargissent leur champ à plus que l'art patiné, à l'art populaire, kitsch, nains de jardin et autres souvenirs touristiques du port de Toulon.

Quel besoin existe-t-il d'encombrer le terrain d'une discutable archéologie dont on vient ainsi de manifester les difficultés, quand les disciplines existantes et aisément instituées, sinon parfaitement justifiées, l'occupent déjà et y travaillent sérieusement ? On pourra objecter que leur inarticulation risque de rendre l'investigation irrégulière par des recherches dispersées, aléatoires et non concertées; que les points de vue de spécialistes si divers dans leurs intérêts, leurs façons de faire et leurs objectifs, orientent trop différemment chaque étude par rapport aux autres; que le

matériel, en définitive, n'est ni systématiquement pris en charge, ni analysé et exploité de la même façon. C'est indéniable. Mais la réalité des pratiques professionnelles n'en fait pas moins qu'on ne peut guère s'occuper de tout, et que chacun le fait toujours suivant son point de vue, même dans une unique discipline : une nouvelle archéologie fédératrice ne saurait changer, en réalité, la situation d'une étude irrégulière et inégale des ouvrages récents.

Au stade de la constitution d'un nouveau domaine de l'archéologie étendue aux époques récentes, il faut avouer que celle-ci s'avère bien marginale quant à ses applications restreintes et à son apport à l'histoire, une curiosité dans les études de l'art et dans le développement de l'archéologie. Même si, une fois de plus, quitte à se répéter, il faut absolument revendiquer l'intérêt de cette approche originale et utile de ces domaines limités. Contre la doxa des idées faciles, il faut justifier la nécessité absolue et indiscutable de cette extension de l'archéologie, en particulier dans ces domaines que nous disons hétéropraxiques¹⁴ — où ce qui se fait réellement est tellement complexe, subtil et implicite qu'il est le plus souvent attendu que ça ne corresponde guère à ce qui s'en dit explicitement —, sous la condition d'un minimum de modèle analytique de la fabrication, dédouanée de la fouille, du site, des *res* mêmes, du documentaire limitatif et des problématiques coutumières de l'histoire. C'est ce qu'illustre tout ce qu'on a vu des activités de l'archéologie contemporaine, tout particulièrement dans l'archéologie du catholicisme¹⁵, appliquée par exemple à tant de matériel méconnu et délaissé de la dévotion, comme les sanctuaires hypèthres, les grottes de Lourdes et les chemins de croix, les crèches et les jouets catholiques, l'organisation des églises elles-mêmes, ou l'équipement de dévotions à la Vierge, à saint Martin, etc., manifestations culturelles qui, sans être contraires à la théologie ou aux rites officiels, n'en sont pas moins distinctes.

Dans un moindre degré démonstratif, car moins fondé sur une enquête historiquement précise, c'est aussi le cas de l'archéologie du funéraire dans l'Occident contemporain, ou, plus sensiblement, de l'archéologie des monuments aux morts¹⁶, dont l'analyse, quoique déliée d'un inventaire particulier, montre tout ce qu'il y a à observer comme significatif et porteur d'information, du décor aux statues, des traits épigraphiques à l'ordonnance des inscriptions, des drapeaux à l'organisation de l'environnement ou à l'emplacement urbain. Pour moi, j'avoue qu'il m'est toujours apparu comme évident que le travail est déjà virtuellement accompli : "il n'y a plus qu'à" faire les fiches d'inventaire et les remplir. On sait tout ce qu'il faut remarquer d'infime ou d'important; on sait pourquoi on le fait, c'est-à-dire ce qu'on en peut faire et la signification qu'on en peut tirer. Il ne resterait plus qu'à en dessiner l'ampleur historiquement variable suivant les temps, les lieux, les milieux — car il n'y a pas que des militaires dans le phénomène de la commémoration d'un mode de mort —, suivant justement les types de morts retenus qui ne sont pas que patriotiques ou guerriers.

Mais la prospective n'est pas de mise dans un métier où comptent plus l'invention de la trouvaille, la récapitulation thésaurisante des inventaires, le bilan historique à propos d'un matériel dont on a pas cherché à comprendre les mécanismes et qui n'est là, en définitive, que pour illustrer ce qu'on sait déjà d'une histoire préconçue, sinon, au pire, pour conforter les idées toutes faites qu'on se crée sur les tabous de la mort, les commémorations patriotiques, l'unité de l'armée et son idéologie, ses rites vides, etc.

¹⁴ AA, pr. 188.

¹⁵Cf. les tables thématiques de *Ramage* dans *Artistique et archéologie*.

¹⁶Cf. bibliogr. 25 : «Aux morts», *RAMAGE*, 6 (1988), pp. 127-154.

Il n'en restera pas moins que cette archéologie du récent se heurtera constamment dans les impasses qui viennent d'être présentées, comme l'opportunité de sa dénomination; comme son rapport organique mais indéfini à la fouille, mais, plus largement encore, aux vestiges et même à la chose; comme ses objectifs limités, inutiles et redondants face aux autres sources d'information pour la relève des inconnues documentaires; comme son apport médiocre à une histoire amplement constituée, curieuse et fine sans son concours; et comme sa concurrence avec d'autres disciplines, tout aussi aptes et habilitées à traiter de l'équipement.

Mais ces impasses l'obligent à se dépasser. Il est ainsi hors de question de se satisfaire d'une simple extension limitée, sous le prétexte de quelques gains de connaissance, et d'entériner son existence comme un domaine historique de plus, qui satisferait le train-train habituel des spécialités assurées d'elles-mêmes.

Car rien n'est aussi simple : les limites susdites de l'archéologie moderne tiennent moins à elle-même — et en vérité, absolument pas à elle — qu'aux définitions de l'archéologie, de l'histoire de l'art, et de leurs rapports. Sa critique se retourne aussi aisément en une critique de la définition de l'archéologie, sûrement, mais de l'histoire aussi, de la confusion de leur constitution comme science avec les manières de faire des métiers afférents. Les problèmes, en définitive, ne sont pas ceux de l'extrapolation, mais du centre mou dont elle provient. L'archéologie moderne et contemporaine n'est qu'un passage à la limite des absurdités de définitions, de procédures, d'objectifs et d'articulations mutuelles de l'archéologie et de l'histoire. On est déjà loin de la survie d'une petite nouveauté dans un champ disciplinaire : c'est d'épistémologie de l'archéologie et de l'histoire qu'il s'agit désormais. L'apport majeur et inévitable de cette petite chose est là. Sa chance, sans doute !

II. D'UNE ARCHÉOLOGIE THÉORIQUE

Théorique, en ce qu'il faut, indépendamment des cas et du point d'application, repenser logiquement la construction disciplinaire : ce qu'est l'épistémologie. Mais surtout théorique en ce qu'il ne s'agit nullement de projeter une idéologie préconçue, quelle qu'en soit l'allégeance, mais bien de raisonner le réel : la théorie, comme la spéculation, à rebours de leurs connotations communes, sont étymologiquement une observation du réel qui seulement s'abstrait¹⁷. Nous l'avons écrit dans *Mage*, il vaut mieux le redire : rien n'est pire que de croire au concret des choses, à l'évidence des faits, quand rien n'existe et surtout n'émerge à la conscience qui ne soit de toute façon une construction logique. Assurément, personne n'est plus idéologue que les non-théoriciens¹⁸.

Je n'ai pas à redévelopper ici ce que nous avons si longuement explicité et argumenté dans *Artistique et archéologie*. Néanmoins, ce livre ne se résume pas à ces seules positions théoriques.

Il a d'abord été écrit en deux fois : une première sortie en 1989, l'année de ma thèse. Des prolégomènes donnaient un état de la question sur les conditions de la théorie et sur la situation de l'archéologie. Une première partie abordait les principes généraux de la théorie de la médiation, la raison technique, ses rapports réciproques avec la raison logique de la représentation et ses autres rapports réciproques avec la raison ethnique de la société. Nous en étions resté là en annonçant la suite : il nous était apparu nécessaire de débiter la construction, mais nous ne pouvions alors l'achever.

La deuxième livraison se fit huit ans plus tard, en 1997. D'une part, elle achevait le programme en donnant les deux autres rapports de l'art avec le reste de la raison, à savoir le droit et l'art lui-même, et les deux ordres d'exploitations conséquentes que nous en tirions : tout d'abord, la redéfinition de l'archéologie dans son objet et ses champs, ses objectifs et ses priorités, sa méthode, ses procédures et ses démarches; ensuite l'épistémologie des rapports de cette archéologie redéfinie avec l'archéologie traditionnelle, l'histoire de l'art et l'histoire. Ensuite nous développons la politique de cette archéologie, à la fois comme mode d'accroissement du savoir et comme mode de gestion de l'avoir, c'est-à-dire du patrimoine et des musées.

D'autre part, elle fut comme une seconde édition revue et augmentée de la première livraison de 1989, dans laquelle nous pûmes placer des adjonctions à ce que nous avons déjà écrit, ou des suppressions, car en huit ans d'enseignement et de maturation, nous avons heureusement évolué.

À part les principes théoriques constructifs qu'on rappellera plus loin, il est impossible de donner un quelconque résumé de nos positions tant, comme aimait à le dire Philippe Bruneau, en toute modestie réelle et plus encore en tout étonnement, "tout est dans *Mage*", puisque c'est à la fois un examen de situation, une critique, un exposé d'une théorie unitaire de l'homme, une déduction de ses sciences afférentes, des métiers correspondants et de leurs responsabilités politiques; puisque nous y avons mis tant de liens, de renvois internes, tant d'exemples que nous

¹⁷ AA, prop.2.

¹⁸ AA, prop.3.

avons pu connaître, soit en citation directe, soit par référence systématique à nos productions appliquées dans les douze numéros alors parus de *Ramage* dont nous donnions les tables par années et par thèmes.

Le résumé serait d'autant plus inutile que notre parti permet tout mode capricieux de lecture. Et que, même s'il est sûrement un traité d'ensemble, il peut se prendre aisément *per partes*. En effet, d'une part, nous avons donné un index détaillé de tous les termes "parlants" de nos disciplines auxquels nous faisons un sort et de tous les termes théoriques que nous employons, si bien que tout problème en nos matières doit pouvoir trouver son entrée. D'autre part, nous avons adopté un mode de composition non linéaire mais découpé en propositions démonstratives qu'on peut donc lire ou indépendamment les unes des autres, puisque chaque développement d'une proposition contient tout ce qui est nécessaire à sa démonstration, y compris les références aux autres propositions et aux exemples développés dans *Ramage*. Ou, au contraire, la lecture peut se faire suivant le discours continu que forment les propositions elles-mêmes, sans chacun de leurs développements. Ainsi, beaucoup de questions sont placées au moins dans ce livre, sinon traitées plus ou moins largement. Au point qu'on se plaint surtout de sa difficulté quand on ne sait pas le lire : l'index et les propositions ne sont pas des singularités, mais le véritable mode de la lecture, de l'initiation, de la maturation des problèmes et de l'exploitation efficace de nos idées.

Comme en toute bonne collaboration, nous avons amplement discuté de tout, lu et corrigé tout, l'un de l'autre. Mais chacun y a suivi sa pente. Personnellement, Je suis resté seulement attaché encore plus particulièrement à certaines questions, comme les définitions de base de l'objet, de la méthode et des objectifs, qui constituent le modèle analytique de la critique de quiconque, dans une étude ponctuelle ou dans un champ plus ample; qui permet une véritable mesure de toutes les histoires disciplinaires, biographies, publications, suivant cette grille d'analyse qui place tous les problèmes, surtout si elle se complète de ses aspects professionnels en champs, démarches et priorités. Cela m'a permis la critique de l'archéologie industrielle (bibliogr.15), ou, à Philippe Bruneau, l'analyse de la conception archéologique de Balzac ou de M. Collignon. Le démontage critique des postulats et des présupposés est aussi un bon outil historiographique, mais les constats sont plus négatifs.

Je pense que je reviendrai bientôt sur l'inépuisable question de l'Art, comme plaisir, valeur et jugement, pour me confronter à ce qui s'appelle philosophiquement l'esthétique, qu'il est justement temps de retirer au philosophe, ainsi que même la psychologie l'a été naguère, pour en faire un phénomène de notre discipline, un processus constitutif, caractérisant, de la technique. À partir de quoi pourrait se cerner plus précisément les notions vagues de décoratif et de sublime, que j'ai tenté d'employer dans l'analyse de l'art contemporain (bibliogr. 33), du vêtement chez Paco Rabanne (37) ou des arts appliqués (41). Le problème de l'axiologie de l'art est évidemment central dans nos disciplines qui ne le posent pratiquement jamais, même pour résoudre des analyses historiques : un de nos docteurs, Frédéric Le Gouriérec l'a ainsi exploité dans sa thèse pour rendre compte et de l'histoire de la peinture chinoise et de celle des arts contemporains en Chine. Ce pourrait être un des modes de la définition de notions autant incontournables qu'elles sont imprécises, le classicisme, le baroque et le maniérisme, réduits le plus souvent à leur contenu formel et historiquement limité.

En regard d'*Artistique et archéologie*, les autres articles sont peu importants. Tout au plus celui de la revue *Tétralogique* des médiationnistes de Rennes (bibliogr.19) apparaît-il comme un bon résumé de notre position théorique du problème de l'archéologie. Quant à la question

"esthétique et esthématoquée" (bibliogr. 35), elle résulte d'une querelle extrêmement pointue avec R. Jongen.

Même si ce n'est donc pas le lieu de justifier les fondements et les positions de la théorie de la Médiation à partir de laquelle nous avons cru pouvoir remonter nos disciplines., je rappellerai seulement que la question n'est pas de se demander ce que nous sommes comme archéologues, d'abstraire ce que nous faisons, de disputer entre nous de ce qui reviendra à l'un ou à l'autre, bref de négocier un *modus vivendi* disciplinaire qui tienne compte de l'historiographie, des institutions de recherche, d'enseignement, de gestion patrimoniale des sources : point de ménagement de susceptibilités ou de traditions, même efficaces et productives; point de politique des hommes ou des métiers — au moins dans un premier temps. Avec évidence, le problème placé devant nous est simplement, de savoir de quoi nous parlons, ce qu'est l'homme que nous appréhendons, avant d'en pouvoir établir les sciences.

C'est ce à quoi s'attache la **THÉORIE DE LA MÉDIATION** de Jean Gagnepain¹⁹. En résumé de résumé, cette théorie pose comme fondement qu'on ne peut percevoir les mécanismes de la raison humaine que dans les situations cliniques, où les dégradations pathologiques corticales manifestent les processus constitutifs de l'homme, comme participant à la fois du règne animal et comme en rupture irréductible avec lui par ce qu'on peut nommer la raison. En cela, la théorie est dans la tradition de la clinique ancienne des aphasies, de celle freudienne ou des sciences actuelles de la cognition ou de *L'homme neuronal*. Mais Jean Gagnepain dit s'en démarquer aussi en recherchant dans le cortex non des fonctions précises mais des facultés, des mécanismes vides, des capacités d'être ce que nous sommes.

La raison est une faculté autoformalisée de contestation de la positivité de la nature animale à laquelle nous ne cessons cependant de participer, par quoi ne compte plus la positivité d'un son ou d'un sens, par exemple linguistique, mais la relativité de leurs rapports, du système qu'ils forment, où certains traits seuls importent pour l'un selon qu'ils font varier l'autre. Mais cette faculté est elle-même contredite, en sorte que se retrouvent comme devant du son et du sens, sans quoi nous ne parlerions pas, mais différents parce que analysés, passés au crible de leur mise en système, de leur structure. Il y a médiation parce que la raison est un processus mental qui nous fait passer de la nature animale à la performance rationnelle par le truchement d'un mécanisme structurant.

Il faut en retenir que rendre compte de l'homme n'est ni décrire la positivité de l'existence des choses — la phonétique des sons ne rend pas plus compte du langage qu'une physique des matériaux n'explique la technique —; ni ordonner de façon plus ou moins raffinée les productions finales — les catégories des grammaires traditionnelles ou les listes des dictionnaires ne donnent pas plus le fonctionnement du langage que le classement des "techniques", celui de l'ars —. C'est le système structurant qui est d'abord et avant tout en cause en toute production des facultés de la raison humaine. La description des techniques n'est qu'un rangement d'évidences, non une analyse de ce qui se passe et qui donne constitution rationnelle à ce qui se fait par l'homme.

Enfin, notre raison n'est pas une mais "quarte", ainsi que le montrent les dégradations pathologiques qui dissocient quatre modes de la raison diffractée, quatre capacités indépendantes de fonctionnement, non hiérarchisées et combinables : la capacité logique qui nous rend capable

¹⁹J. Gagnepain a été professeur de linguistique à Rennes. Il a constitué autour de lui tout une école médiationniste de linguistes, médecins, neurologues, juristes, sociologues, etc., qui publie la revue *Tétralogique*. La Belgique est un autre centre de recherche médiationniste avec aussi une revue, *Anthropo-logiques*.

de langage; la technique, d'art; l'ethnique, de société; l'éthique de droit. Non hiérarchisées, aucune n'est plus définitoire de l'humain qu'une autre; aucune n'est le fond de l'homme, l'ultime explication ou la cause première; aucune détermine plus les autres. Aussi, tout ce qu'est l'homme n'est pas sens — c'est notre regard sur lui, et entre autres la science, qui fait sens de ce qui, rationnellement, dans l'observé, n'en est pas. Aussi, quoique tout du réel ne soit évidemment perçu que dans un temps et un espace donné, tout n'est pas issu de la capacité de l'homme à s'analyser comme être social et à constituer de l'histoire, par la récapitulation sélective qu'il se fait de sa vie. Tout, non plus ne s'explique pas in fine par un mécanisme éthique de frustration. Et comme je le fais toujours remarquer, il n'est que l'ars à n'avoir jamais pu prétendre résumer l'homme et à se trouver constamment réduit à n'être, naturellement, qu'une physique quasi immanente de la matière, qu'on exploiterait par notre seule logique qui la comprend et la pense; ou une métaphysique quasi transcendantale, celle de l'Art, le grand, le beau qui nous dépasse et nous fait toucher aux dieux, à leur éternité et leur universalité.

Nous sommes apparemment loin de nos préoccupations habituelles, mais ces processus n'en sont pas moins fondateurs d'un renouvellement de l'analyse de nos objets de science, plus complexe que les logifications infondées de nos modes de fonctionnement.

Ainsi, sur ce qu'on croit être l'homme — car ça passera comme le reste, point question de vérité là-dedans, mais d'efficacité à prendre plus complètement les choses —, ainsi donc doivent se construire les sciences qui auront pour objet les manifestations de sa raison.

Au chef qui nous importe, les sciences de l'ars, et particulièrement celle en charge des cas réalisés, pour laquelle nous avons trouvé opportun de conserver le nom d'archéologie, parce que, on le verra, tout ce qu'on va y mettre correspond bien à sa tradition, à la définition récurrente que d'aucuns en ont donné, à la pratique effective du métier en son entier et non restrictivement limité au moment particulier et non extensible qu'est la fouille. Mais il ne saurait être question ici de querelle d'étiquette : si le mot était à ce point une marque déposée, revendiquée, inexpugnablement appropriée à un groupe social, qu'on ne puisse, sans affoler les foules, le remettre en un sens logiquement cohérent de pure science, ça m'indifférerait et ne changerait rien à la redéfinition épistémologique de la chose, quel qu'en soit le nom de baptême. L'original je crois, et de toute façon le fondamental dans notre démarche, aura été, d'une part, de construire tous les caractères de la discipline archéologique sur la constitution de l'homme qui en est l'objet. D'autre part, et conséquemment à cette constitution scientifique, il aura été aussi fondamental d'observer les différences en tous points d'avec la doxa commune, et leur efficacité et productivité en opposition à ses habitudes.

Ainsi donc, sur l'autonomie de la capacité technique, se délimitent les confins de **l'OBJET** de ladite *science* archéologique, Parce qu'il est une capacité de la raison qui nous rend à même de fabriquer et qu'elle est indépendante de tout discours qui nous permet de la concevoir, de l'histoire qui la différencie ou du droit qui l'apprécie, il est une science en charge de rendre spécifiquement compte de ses productions. Son objet, ce à quoi elle s'applique, est donc tous produits issus de la capacité technique, par quoi se trouve inclus ce qui est d'ars, et exclus tout ce qui n'en est pas.

Car il ne saurait se limiter aux choses, suivant l'idée commune. La technique formalise évidemment, comme il est toujours entendu, les *res* comme produits fabriqués. Mais tout autant les manipulations, les tours-de-main qui utilisent : le bouton n'est pas plus technique que le boutonage qui ne l'est pas moins; ce n'est pas de l'ethnologie du comportement que d'en parler, mais bien de l'archéologie. Tout le transformationnel, du blanc d'œuf ou de la brioche qui

montent, du fromage qui s'affine ou de la plante qui pousse au jardin : la taille de la pierre n'est pas plus technique que la végétation de la moisson et tous les deux sont issus d'une même analyse qui élit des traits ou des combinaisons utiles et en néglige d'autres pourtant co-présents. Et encore l'éphémère, le détruit, le projeté et le fictif même, pour peu qu'ils participent du système technique, sont encore objets d'archéologie. Où l'on constate donc que l'objet se définit par sa nature, par la cohérence des processus qui le font, non par la difficulté qu'on rencontre à le connaître : un objet de science ne se définit pas par les conditions de son observation. Ainsi, cette archéologie-là inclut tout l'ars, et par le fait le grand Art quand il est technique : il ne peut y avoir qu'une seule science de l'art, parce qu'issu d'une même capacité rationnelle.

Libre à chacun, *professionnellement*, d'y distinguer des **CHAMPS** parce qu'on ne peut s'intéresser à tout, mais dans une discipline qui ne peut être qu'unitaire. Autant la définition de l'objet est indiscutable, autant celle des champs — des domaines historiques, des secteurs techniques — est constamment négociable puisqu'elle ne trouve sa raison qu'en société, dans les intérêts et les savoirs divers qu'un groupe quelconque partage. Même si les dénominations sont des barbarismes ridicules et plutôt prétentieux — quand on pense qu'on nous reproche notre vocabulaire ! —, pourquoi pas de la molinologie ou de la castellologie, si les caprices de certains les poussent à de telles spécialisations. Mais il ne peut être là aucune justification scientifique : ce n'est qu'une socialisation en métier de l'objet de science.

Inclusions déterminantes mais aussi exclusions déterminées de tout le naturel, comme non technique : Paléo-botanique, -zoologie, -ostéologie, etc., sont objets d'autres sciences, qu'elles requièrent entièrement, et en rien des sciences humaines. L'affaire ne peut qu'être entendue au nom d'une épistémologie cohérente. L'unité des conditions d'observation, la fouille, ne fait en rien la confusion des objets : qu'ils soient dans le même trou, sous le même piochon n'y fait rien. Là encore, le seul métier de fouilleur rend responsable de tout ce qui est dans le trou, incontestablement, et donc oblige à une multiplicité attendue et souhaitable de compétences, sans pourtant qu'elles aient à se confondre. Le refrain de la pluridiscipline n'est que l'aveu ingénu de l'inexistence absolue d'un objet de science dans le trou. C'était attendu : comme il faut savoir conduire, photographier, diriger une équipe, négocier des budgets et de l'intendance, etc., il faut aussi connaître un peu pots, murs, os, trous de serpents, alluvions, graines, etc. : la fouille est un métier, nullement une science, quoiqu'elle concourt à plusieurs, assurément.

L'ambiguïté de la situation se renforce encore de ce que les sciences, quoique distinctes formellement, n'en utilisent pas moins les informations élaborées l'une pour l'autre. L'hydrologie marine se sert de la datation établie des entrées englouties de grottes préhistoriques ou des viviers romains submergés, pour connaître les variations des niveaux marins. Je ne sais pas que l'archéologie soit apparue comme partie de l'hydrologie. Symétriquement, l'ostéologie de la cicatrisation osseuse permet le raisonnement, en archéologie, d'une possible technique chirurgicale : aucune raison pour autant, par la grâce de cet échange de données que l'un, dans son raisonnement propre et sa compétence, établit pour l'autre, que la première s'agglutine à la seconde. Ainsi de même des traces de découpes, de la pédologie, des processus naturels de la décomposition des corps, etc. Ce serait confondre les sciences sous prétexte qu'elles collaborent et surtout réduire la science à la pratique professionnelle.

Ainsi donc encore, sur la constitution de cette raison technique, mais aussi sur ses rapports avec le reste de la raison, se définissent cette fois, non l'objet, mais les **OBJECTIFS** de la discipline. A partir de cette chose technique, qu'avons-nous en effet à comprendre d'autre que ce que ça fabrique et comment ?

On est tout d'abord en charge de ce qui est déjà fait; les incidents ou les accidents de la carrière de ces choses peuvent grever l'appréhension qu'on en a. Le premier ordre d'objectifs est donc de rétablir les repères s'ils ont été perdus : nous parlons de la relève des inconnues documentaires, quand il s'agit de retrouver les renseignements perdus sur la fabrication. Très généralement, ces problèmes sont envisagés suivant les questions que logiquement la grammaire nous rend à même de poser : du genre qui, quoi, où, pourquoi, comment, etc. Seule la conception qu'on se fait logiquement de la situation semble pouvoir en donner les caractères.

Mais le modèle médiationniste, par définition, nous sort de cette pure logique : les inconnues ne peuvent affecter que les mécanismes de la fabrication. La chose elle-même tout d'abord peut se trouver altérée, brisée, incomplète ou remaniée. Il faut alors rétablir l'intégrité organique de l'ouvrage : c'est la restitution. Ensuite, la performance rationnelle technique peut être marquée par les paramètres de la conjoncture, à savoir le producteur qui fabrique, l'exploitant qui utilise, la fonction qui se doit accomplir et le cadre, comme conditionnement de la fabrication. Par les aléas de la carrière de l'ouvrage, l'un ou l'autre peut s'en trouver occulté; il est alors nécessaire de le redécouvrir par les opérations d'attribution, d'appropriation, d'affectation et d'accommodation. Comme la fabrication s'est faite dans une situation historique déterminée par ses trois coordonnées du temps, du lieu et du milieu, en cas de perte, on recourt aux opérations de datation, de localisation et d'imputation. L'ouvrage technique est également dénommable : la relève conceptuelle de son ou ses noms s'impose, du moins quand on possède plus ou moins la langue de la civilisation en cause. Ce n'est sans doute pas toujours le cas général, mais pour l'antiquité grecque, par exemple, la question peut être aiguë de relier mots et choses, de connaître la signification des uns et la désignation des autres. Il en est de même encore dans les domaines spécialisés du vocabulaire des artisanats. Enfin, grande oubliée en dépit de la notion de "fortune", la relève critique du jugement porté sur l'ouvrage est aussi nécessaire, aussi bien celle du plaisir qu'on en pouvait prendre, que de l'appréciation qu'on en faisait ou que de la règle qu'on y mettait.

J'ai eu le plus l'occasion d'analyser l'opération pertinente de restitution. Pour en donner les mécanismes théoriques (bibliogr.10); pour les appliquer à une situation précise de restitution d'un enclos funéraire dont les étapes étaient significatives de l'évolution de l'usages des tombes (bibliogr.11); pour soutenir une critique de projets architecturaux et une analyse historiographique des débuts de l'archéologie au XIXe siècle (bibliogr.7).

Ce fut l'occasion pour moi de discuter de ces notions mal départies et très mal définies, quoique centrales en archéologie et importantes dans l'histoire de l'architecture, de restitution, de restauration et de reconstitution, en remplaçant la première dans les procédures archéologiques, comme représentation raisonnée de la fabrication; la deuxième, dans les démarches professionnelles, comme représentation de la complémentarité matérielle; la troisième comme simple représentation suivant l'idée qu'on se fait d'une situation historique. L'intérêt était de distinguer le raisonnement archéologique restitutif des autres modes non scientifiques; de distinguer toutes ces représentations, scientifiques ou non, des divers moyens pratiques pour les établir ou les diffuser (dessins, maquettes, décors, réfections, etc.), au contraire des acceptions communes et variables de ces mots qui assimilent mécanismes et moyens; et enfin de les distinguer encore de la résolution d'un cas réel pour lequel toutes les trois peuvent être mises à contribution. Les définitions se retrouvent évidemment dans *Artistique et archéologie*²⁰.

Ainsi donc, les objectifs de science ne sont plus ces quelques questions qu'imposent avec plus ou moins d'évidence, les situations et autant les habitudes, augmentées hasardeusement des

²⁰AA, propositions 256, 292.

préoccupations singulières des spécialistes particuliers. Sur le fondement des caractères de la fabrication comme technique et comme informée des autres raisons, il est dix opérations de relève des inconnues documentaires — compte non tenu d'ailleurs des subtilités de chacune, car on peut dater par exemple la matière, le matériau, la production, l'utilisation, la désuétude, etc. A priori toutes aussi importantes, car susceptibles d'avoir, l'une ou l'autre, déterminé l'ouvrage.

La datation, obsessionnelle dans nos disciplines foncièrement historiennes, n'est ainsi pas plus déterminante que la critique : à ne pas se poser la question de cette dernière — quelle que soit la possibilité qu'on aurait de la résoudre —, on confond ainsi, avec une constance et un aveuglement sans faille dans nos matières, n'importe quelle valeur que nous accordons aux choses, dans notre système de plaisir, de valeur et de norme, avec celles que leur accordaient les usagers, qu'on a pourtant à comprendre dans leurs spécificités sinon leur étrangeté : nous admirons la sculpture grecque en marbre, la seule, ou guère plus, qui nous reste et qui correspond à nos goûts, quand elle était très secondaire chez les Grecs en regard de la sculpture chrysléphantine ou de bronze. Ne parlons pas des peintures rupestres ou des Vénus préhistoriques, de l'art cycladique ou de l'art nègre, magnifiés à l'exacte mesure de leurs correspondances formelles avec les œuvres du Louvre ou de Beaubourg. On connaît pourtant bien des peuples contemporains qui ne possèdent pas du tout les mêmes valeurs que nous : ça ne nous rend pas plus prudents à prêter, à quelque peuple ancien ou exotique que ce soit, le même système critique que le nôtre. Poser systématiquement la question de la relève critique, quelle qu'en soit la difficulté, dégonflerait bien des baudruches de musées imaginaires en nous remettant dans l'expérience de l'autre non réduit à nous-mêmes, suivant notre péché mignon de colonisateur en art, tenu d'autant plus pour éternel et universel qu'il est nôtre. L'on pourrait encore gloser de l'inintérêt pour l'appropriation quand il ne s'agit pas d'une commande royale mais d'une consommation bourgeoise; de la confusion de l'attribution avec l'imputation, quand une œuvre africaine est attribuée à une tribu, comme si dans ces sociétés, vues comme primitives, tous pouvaient faire sans différenciation de métier.

Il y aurait tout à gagner à distinguer clairement les objectifs premiers de la relève documentaire. Il faut cependant sérieusement tempérer l'importance qu'ils prennent jusqu'à être définitoires, pour les archéologues et les historiens d'art qui en font l'essentiel et l'aboutissement de leurs travaux, si bien, la chose souvent n'étant guère facile, qu'ils en sortent épuisés et incapables de les dépasser — quand ils ne revendiquent pas de ne pas le faire —, laissant, comme on dit alors, aux historiens le soin d'interpréter plus avant. D'une part, en effet, la relève est facultative : si l'information n'est pas perdue, point n'est besoin de relève, ce n'est pas une checklist obligatoire à l'envol. La limitation traditionnelle de l'archéologie aux périodes défavorisées sur ce point, en hypertrophie conjoncturellement l'importance. Elle n'est qu'un préalable, pourtant, seulement nécessaire en cas de perte d'information. On ne saurait donc définir une discipline scientifique par des objectifs intermittents.

D'autant, d'autre part, qu'il ne s'agit bien simplement que de relever ce qui était connu des usagers, qui ainsi d'ailleurs pouvaient le transmettre, rendant inutile l'opération. La relève est celle d'un explicite. Or, *mutatis, mutandis*, ce n'est pas la relève de l'étymologie des mots, ni même des définitions du dictionnaire qui donne le fonctionnement du système de la langue, lequel, implicite chez les locuteurs, les fait de toute façon parler. Au delà de la datation d'une robe, de l'attribution à un couturier, de la restitution d'un ensemble vestimentaire, l'essentiel à comprendre est l'implicite du fait de se vêtir. Là, il est question de révéler le système de ce que fabrique la technique et ceux de ses rapports complexes avec le reste de la raison.

D'où les objectifs de révèle — néologisme malgré tout bienvenu, dont l'assonance fait pendant à la relève — qui ne sont plus facultatifs et ne sont pas de l'explicite, mais révèle constante et nécessaire de cet implicite qui fonctionne en nous. Là encore, le magma de l'interprétation laissée au génie de chacun, particulièrement à celui des historiens synthétiseurs pourvus d'une relève laborieusement accouchée par les archéologues, s'organise, se modélise par la théorie.

D'une part, on a en effet à révéler ce que la technique fabrique, c'est-à-dire la façon dont l'ars formalise, structure le reste de la raison qu'il prend comme contenu : nous parlons conventionnellement d'interaction quand l'art donne forme à la représentation, à la sensation (esthématopee), au signe (écriture) et au concept (image); à l'activité (ustensile et moteur); à l'être (vêtement, logement, aliment et traitement); au vouloir par les industries dites cybernétiques — qui sont les plus étranges, vu notre formation, et donc les moins développées.

D'autre part, symétriquement, l'art est formalisé par les autres modes de la raison — nous parlons d'interrelations —, en une pensée de l'art (commentaires, recettes, technologie, etc.); une fabrication de l'art par lui-même, ou ergotropie; une histoire de l'art, entendue comme processus rationnel (les métiers de la production et les styles); enfin, une critique de l'art, plaisirs, prix et norme, par quoi, entre autres, peut se préciser le mécanisme éthique de ce phénomène particulier que nous appelons l'Art, avec une majuscule qui le distingue de l'ars, nom latin de la technique, et de ses fonctions pratiques comme esthétiques.

En tout état de cause, pour éviter les dévoiements coutumiers à nos métiers, il ne saurait être question que la gestion patrimoniale de l'avoir que ce savoir peut produire, puisse être un objectif, de quelque façon que ce soit, d'une discipline scientifique²¹. Plus que d'une confusion de genre, c'est d'une usurpation de rôle qu'il s'agit, aggravée d'une position dominante. On ne s'étonne plus que, sous couvert d'une politique patrimoniale, qui implique la constitution identitaire d'un groupe légitimement héritier, se pratique une conservation de biens par captation, nécessaire aux intérêts travestis d'une classe particulière, celle de nos métiers de chercheurs, professeurs, conservateurs, etc. Lesquels ont bien sûr plein droit de défendre leurs sources de travail, comme n'importe quel autre groupe social, et de faire toutes les pressions en ce sens sur le reste de la société et de ses mandatés. À condition de ne pas se targuer d'une sorte de légitimité supérieure — l'Art, l'Histoire, la Culture —, dont nous sommes les seuls juges et les seuls pourvoyeurs, dans une usurpation et une confusion permanentes de pouvoirs. Nous avons celui d'accroître le savoir, de le gérer, de le promouvoir, de défendre nos constitutions professionnelles. Nous n'avons aucune légitimité particulière, entre tous les citoyens, à imposer à quelque groupe que ce soit et à la société tout entière, la nature et les vecteurs d'une identité qui la constituerait. Les déboires des archéologues, des archéologues industriels, des inventaires, et des classements, viennent trop souvent de cette confusion indue des genres. Nous avons le droit de survivre, mais pas sous les oripeaux d'une culture et de l'Art dont nous sommes les maîtres et que nous imposons. Pendant que nous ne sommes souvent même pas capables de justifier de la valeur des choses dans notre propre savoir, d'autant moins que nous les voulons toutes, et toutes, pour les

²¹(Bibl. 13,24,30,34), «Du patrimoine», *RAMAGE*, 2 (1983), pp. 207-237; «Éditorial», *RAMAGE*, 6 (1988), pp. 5-12; «De l'irrépressible envie de vouloir tout garder» in *Apologie du périssable (la protection du patrimoine de la décennie 80 en France)*. Édition du Rouergue-Ministère de la culture (1991), pp. 287-289; «La double inconstance : patrimoine et conservation, vandalisme et destruction» *Révolution française et «vandalisme révolutionnaire»*, Actes du Colloque international de Clermont-Ferrand, 15-17 déc. 1988 (Paris, 1992), pp. 7-13.

conserver. Il serait temps de séparer la responsabilité scientifique de la légitimité politique, de l'identité ou de l'utilité même.

Le résumé est cavalier, mais notre traité d'*Artistique et archéologie* le développe amplement et nos études l'illustrent de même. Il ne s'agissait ici que de montrer la cohérence de la construction des objectifs, fondée non sur une logique de questionnements, moins encore sur une généralisation de pratiques diverses, mais sur l'organisation de la raison qui préside au fonctionnement de notre objet de science. Il s'agissait de manifester les limitations des objectifs traditionnels de l'archéologie et de l'histoire de l'art, en développant et systématisant les objectifs de relève — tout en montrant que la discipline ne saurait se limiter à du facultatif à propos d'informations tenant de l'explicite. Qu'ainsi, enfin, l'archéologie et l'histoire de l'art doivent plus avant éclaircir et systématiser de même, sur les mécanismes mutuellement incidents des modes de la raison, les objectifs obligés de la révéle des systèmes rationnels implicites. Par quoi se trouve fondée une discipline qui va jusqu'au bout d'elle-même, sans grossièrement s'articuler sur une autre qui n'a pas le même objet, jusqu'à placer tout ce qui est afférent à son objet propre, l'ars.

Reste enfin à fonder de même le moyen de passer de l'objet aux objectifs construits à partir de cet objet, ce qu'est à proprement parler, en grec, la **MÉTHODE**, en latin, la procédure, en français, tout simplement et clairement, la démarche pour aller de l'un à l'autre. Mais les trois synonymes nous ont opportunément servi à distinguer ce qu'il fallait cesser absolument de confondre : le type de rapport qu'on est théoriquement — rationnellement — à même de faire (méthode); la façon dont celui-ci prend des contenus différents suivant les objectifs (procédures); et enfin, la manière que nous avons professionnellement de les mettre en œuvre (démarches). Ce qui permet, on le verra, de distinguer l'archéologie, comme science, du métier de la fouille, auquel elle ne saurait se réduire. Théoriquement donc, sur quoi peut se fonder ce chemin qui va de l'objet aux objectifs ? En d'autres termes, que peut-on observer, dans les choses, qui permette de résoudre les questions posées ?

Bien avant notre traité d'artistique, un de nos progrès majeur, dans notre définition de l'archéologie, a sûrement été de comprendre que le classement n'était pas un but, une opération à part entière — comme les usages des typologies pour elles-mêmes et leur importance pourraient le faire accroire —, mais que ce n'était qu'un des deux moyens pour parvenir à quelque objectif que ce soit : la mise en série et la mise en ensemble sont les méthodes solidaires, complémentaires, pour résoudre toute fin. Il n'est pas d'autres chemins — méthode —, point d'autres types de rapport à trouver dans les choses, quelle que soit la question qui se pose. Quel confort que de se dire que tout est là et rien que là, dans toute l'histoire de l'art et l'archéologie et qu'il n'y a rien d'autre à observer dans les choses que ces deux rapports d'opposition et de composition. Au point qu'il est étonnant qu'aucune théorisation de nos disciplines ne l'ait jamais fait apparaître, engluées qu'elles sont dans l'aspect professionnel — les démarches — de cette méthode, où la fouille est plus importante que les classements des musées, ou vice-versa.

Sur la double formalisation de l'objet, issue d'un processus analytique qui en tout point oppose et compose solidairement, et du discours scientifique, lui-même issu de l'autre capacité aussi rationnelle du langage qui oppose et compose pareillement, se fondent donc les seuls

rappports que nous soyons à même de trouver dans les choses²² : solidairement, les compositions et les oppositions — c'est avec ceci, non avec cela, comme ceci, non comme cela —, les séries et les ensembles, les classements et les associations. Sur ce fondement, il n'est pas d'autre méthode, c'est-à-dire pas d'autres rappports à observer, à reconnaître que ces deux-là et solidairement ces deux-là : ainsi, il n'est qu'une méthode, dans les sciences humaines en général, en archéologie en particulier, en deux modalités obligatoirement conjointes et complémentaires. Une fois de plus, cela tient aux métiers et à leur histoire souvent, que les musées et l'histoire de l'art soient plus sériels — les peintures, de telle époque, de tel artiste, de paysage, etc. — et que la fouille soit apparemment plus associative. Mais si le métier peut, avec prudence et précaution, réifier l'un des rappports, l'analyse scientifique bien menée exige la prise en compte de l'autre — et c'est bien ce que font les meilleurs professionnels qui s'inquiètent aussi du cadre du retable, de la chapelle, du dessus de porte, comme évidemment des séries de pots des apothèques et des collections des musées. Il n'y a qu'un seul moyen dédoublé de faire le chemin : on classe et on associe. Classements, typologies d'un côté; composition, stratigraphie, etc., de l'autre ne sont ainsi nullement des objectifs, des visées en elles-mêmes et pour elles-mêmes, comme si elles avaient quelque intérêt à être en soi poursuivies, constituées en toute autonomie : ce sont des «moyens-pour». Au tout début de notre collaboration, Philippe Bruneau, entraîné par les habitudes bien apprises du métier, faisait encore des classements une opération à part entière de l'archéologie. Beaucoup les considèrent encore comme telles, de même que la fouille, professionnellement si prenante et exigeante, apparaît facilement comme un but en soi. C'est confondre l'objectif avec le moyen pour y parvenir.

Car s'il n'est qu'une seule méthode, dans la mesure où il n'y a pas d'autres rappports à faire que ces deux-là, elle n'a d'autre raison d'être que de servir un objectif : on ne classe et on n'associe qu'en vertu d'un but précis. C'est le métier qui a fait du moyen un but, erronément en science. Et le caractère générique et constant de la méthode — quoi qu'on fasse, quel que soit le problème, on ne fait que ça : opposer et composer — n'a d'autre sens que de se particulariser suivant un objectif en une **PROCÉDURE**. En ce que, si dater c'est remarquer certains traits — qui ressemblent ou dissemblent d'autres —, et certaines associations — avec cette monnaie, sous cette couche —, attribuer consiste à en remarquer de tout autres. Il n'est qu'une méthode, mais autant de procédures que d'objectifs qui la particularisent.

Mais il fallait se rendre compte aussi que les caractères à mettre ainsi en rapport étaient de deux natures : ou ils tenaient à la structuration technique elle-même, (et l'on pouvait parler de *pertinence*, comme trait inhérent à la raison technique), ou ce n'était que rappports logiques construits suivant la question qu'on se posait, pour laquelle tel critère était apprécié comme significatif, convenable au problème posé, (et l'on parlait de *congruence* : là, aucun trait n'a de soi une signification, rien ne "veut dire", si on ne peut démontrer par ailleurs le sens qu'il a). La double méthode manifestait les deux seuls rappports observables dans les choses; la pertinence et la congruence distinguait ce qui tenait à la raison technique de ce qui résultait de nos curiosités. Les habitudes des métiers les confondaient allègrement.

L'important est alors de retenir les bons traits associatifs et sériels suivant l'objectif. Contrairement aux idées reçues, ce n'est pas le raffinement des traits, et moins encore des moyens de leur production — mathématisation, analyse des sciences de la nature en contraste avec

²²(Bibl.12) «La méthode et les opérations de l'archéologie, séries et ensembles», *RAMAGE*, 2 (1983), pp. 175-205.

l'appréciation ou l'esprit de finesse — qui importe. Dans cette relation symbolique d'un indice à un sens, l'essentiel réside dans l'établissement du sens. Ainsi, il n'est pas d'indices de datation à produire qu'on ait démontré par ailleurs qu'il en était un pour telle date. Le sens étant déjà établi ailleurs que dans la situation problématique, produire l'indice qui conviendra au mieux ne sera pas une difficulté — qu'il soit alors mathématique, scientifique ou impressionniste, intuitif, comme dans ce qui s'appelle l'œil du connaisseur, où la connaissance du sens est censée être telle (et c'est une autre affaire que de la critiquer) que l'indice se produit avec assurance. Nous parlons de congruence — ce qui convient — : l'indice est congruent quand il convient à un sens établi par ailleurs.

C'est le paradoxe logique de nos études, contre la doxa de nos métiers, qu'il faut savoir pour trouver, qu'il faut dater par des indications extérieures, pour pouvoir dater. Mais paradoxe apparent, à défaut duquel on tombe dans la tautologie des postulats, où toute ressemblance / dissemblance est traduite directement en terme d'identité/altérité historique (date, attribution, provenance, fonction, etc.). Par quoi un Poussin, dont le sens est prouvé par continuité d'attribution depuis les collections royales, n'en est plus un puisqu'il ne lui ressemble plus, que les indices ne délivrent plus ce sens. Il est piquant et navrant de voir les historiens d'art contredire un sens congruent par des indices tautologiquement produits : ce n'est pas d'Untel parce que ça ne lui ressemble pas — bien que ça en soit par ce qu'on en peut connaître. Raisonnement qu'infirment tant de situations connues où le même — en date, lieu, artiste, usage, etc. — fait cependant différent, et où l'autre fait pareil, comme Frans Hals et Judith Leyster. Non que tout ce qui ressemble au Greco ne soit du Greco, mais il faut avoir montré autrement qu'il était toujours fidèle à lui-même et que, corrélativement, personne d'autre ne faisait comme lui. Partir des seuls indices pour en tirer du sens exige des postulats indémontrables, tautologiques — c'est le même parce que c'est identique, mais c'est identique parce que c'est le même —, mais généralement infirmés dans les situations connues, c'est-à-dire réelles et complexes, non simplifiées pour les besoins d'une résolution. La tricherie est donc assurée dans les situations inconnues. Pourtant, toute la relève en archéologie et en histoire de l'art repose là-dessus; on ne s'étonne plus des romans-feuilletons, régulièrement réécrits, des palinodies constantes, de la valse des contradictions qui font les beaux jours des carrières, par articles et catalogues, mais qui ne font guère avancer la connaissance avec ces cortèges d'aveugles que sont ces suites d'hypothèses controuvées.

En revanche, si la congruence convient à l'établissement d'un sens que ne délivre pas l'ouvrage lui-même, la pertinence — ce qui tient à — tient précisément au fonctionnement même de la fabrication. Celui par lequel l'ouvrage est complet ou non dans l'opération de restitution, puisque celle-ci relève l'intégrité organique d'un objet structuré par la raison technique; ou celui qui structure les fins de la fabrication que sont, comme contenus, la représentation, l'activité, l'histoire ou le droit, dans les interactions. La méthode, toujours unitaire et duelle, se complexifie ainsi non seulement en des procédures inféodées aux objectifs, mais encore en deux modalités d'établissement raisonné des indices et des sens, suivant qu'ils tiennent à la structure de l'ouvrage ou conviennent opportunément à la question qu'on se pose.

L'article "série et ensemble", reste pour moi le point de rupture avec les usages, les raisonnements, tant de l'archéologie que de l'histoire de l'art. Même si, heureusement, de façon ponctuelle, d'aucuns mettent en œuvre, avec bon sens, de telles pratiques, je ne connais pas d'explicitation claire de leur mode de fonctionnement. La critique des habitudes de datation, d'attribution repose essentiellement sur ces positions. Les distinctions sont donc on ne peut plus rentables.

En regard de quoi, enfin, professionnellement, les **DÉMARCHES** des métiers proprement dits, pratiquent partiellement méthode et procédures. Si scientifiquement, la méthode oblige aux deux rapports, le métier réel d'un conservateur est surtout orienté sur les séries quand celui du fouilleur est expressément confronté à des ensembles, même si l'un comme l'autre, en tant que savants, doivent dépasser leurs responsabilités sociales limitées et compenser leurs manques. De ce fait, aucun métier n'est à même de traiter une procédure dans son entier, tout en en traitant partiellement plusieurs ; par l'examen de l'effondrement d'un bâtiment sur le terrain, le fouilleur commence la restitution, qui ne peut cependant s'accomplir que par le raisonnement sériel sur des parallèles qui n'y sont pas. Le conservateur collectionne des formes en séries qui ne trouvent leur fonction ou leur date que dans la superposition des couches stratigraphiques ou en association avec d'autres matériels — des équipements de cuisine ou de tombes, une monnaie associée, etc. —. Le propre des démarches est d'être scientifiquement parcellaires — quand, par ailleurs, socialement, le métier, et exemplairement celui du fouilleur, est en charge de beaucoup de responsabilités diverses autres que la science, comme l'organisation des collaborations, des moyens, des enregistrements, des financements, des autorisations, des conservations, etc., toutes choses sans lesquelles la science s'effiloche sans doute et serait effectivement impraticable, mais qui n'en sont pourtant pas du tout. Combien de scientifiques subtils sont impuissants à savoir "se débrouiller"; combien de professionnels efficaces sont stériles de ne pas savoir raisonner. L'un n'est pas l'autre, même si chacun ambitionne d'assumer les deux rôles.

Au bout de tout compte, il n'est que trois types de démarches. Ou l'on manipule par soi-même : c'est l'auturgie de toutes les expérimentations, des transports de menhirs ou de la confection des outils lithiques au drapage d'une robe impossible de Madeleine Vionnet²³. Ou l'on voit par soi-même, ce qu'est étymologiquement l'autopsie, celle du collectionneur ou du fouilleur. Ou l'on exploite les témoignages sur l'ouvrage, c'est le testimonial. Les conséquences sont nombreuses : d'abord que la fouille est incontestablement une voie majeure de l'autopsie qui ne peut être récusée et qui se doit d'être pratiquée de la meilleure façon, comme aussi les inventaires, les collections. Mais l'importance particulière de la fouille de par son institutionnalisation — enseignement, écoles, législations, organismes, budgets, etc. — ne doit pas faire préjuger de l'insignifiance de tout autre mode d'autopsie non institutionnelles, comme par exemple le genre indéfinissable socialement, et si folâtre, de la promenade — : je n'ai fouillé qu'une fois, mais je me promène toujours, et c'est ainsi que de cimetières en églises, de gares en musées, j'ai autant "inventé" scientifiquement des ouvrages que les premiers inventeurs patentés de nos corporations protégées. Ces notions d'invention ou de documentation-de-première-main ne sont en réalité que des phénomènes d'appropriation sociologique, de propriété en effet, sans valeur scientifique en soi, contrairement à celle, surévaluée, qu'on leur accorde précisément dans nos milieux, comme un signe d'agrégation, d'appartenance par une pratique conventionnellement partagée. Il est bien des autopsies, scientifiquement aussi productrices, autres que celles professionnellement stipendiées. En face de la démarche anascaphique, j'aimerais promouvoir — égale — la démarche péripatétique.

Enfin, en matière d'autopsie, j'ai eu grand plaisir à "tordre le cou" à une scie de nos métiers : l'inévitable description, première étape de l'analyse scientifique, morceau incontournable de la publication et base de nos enseignements²⁴. Elle n'est, pour nous, qu'une

²³Cf. Lydia Kamitsis, *Madeleine Vionnet*, Paris (1996), robe du soir en crêpe marocain ivoire, hiver 1935-36, restituée par Azzedine Alaïa, p.76.

²⁴ (Bibl.28). «Sur la description archéologique», *RAMAGE*, 8 (1990), pp. 7-15.

démarche, totalement circonstancielle, qui n'a rien de scientifique ou qui, quand elle l'est, ne peut d'aucune façon se distinguer d'une procédure, comme un préalable à l'opération, comme un genre rhétoriquement liminaire. Si bien que les lourds problèmes de finesse, d'exhaustivité, d'objectivité, et de nomenclature, sont très largement de faux problèmes aisément résolus quand on les envisage suivant les quatre rôles types de la démarche professionnelle de description.

Quant au testimonial, en droite ligne consécutive de la définition de l'objet par sa nature et non par les conditions de son observation ou de son appréhension, il est d'emblée partie des démarches archéologiques s'il témoigne de l'ars, pour quelque part que ce soit. Point question, dans cette confusion du métier et de l'objet de science, d'admettre que les archives écrites ou imagées sont "de l'histoire" : elles sont testimoniallement archéologiques dès lors qu'elles renseignent sur la technique, pour sa relève ou pour sa révéle. L'on se plaît même à défendre qu'elles le sont doublement, car textes et images sont, avant toute exégèse du propos, fabrication de la représentation acculturée du signe ou du concept. Ce que d'ailleurs, traditionnellement, on admet parfaitement sans se le dire toujours : car une part de la critique textuelle consiste justement à prendre en compte le conditionnement fabriqué du message — parce qu'il s'agit d'un manuscrit copié, d'une note rapide, d'un acte officiel, on ne fabrique pas le même énoncé — ; il est même des disciplines "auxiliaires", comme l'épigraphie et la papyrologie, évidemment, mais surtout la paléographie qui sont purement une archéologie du texte fabriqué. Par nature technique et par ce qu'elles renseignent quand il s'agit de la technique, archives et images sont deux fois archéologiques, comme objet et comme source testimoniale. Les analyser, c'est de l'autopsie; en tirer informations, c'est du testimonial.

Ainsi, de même que la fouille est non pas marginalisée mais seulement relativisée dans sa place en archéologie, puisque, comme métier réel, elle rencontre bien d'autres objets qui ne sont pas d'art et donc pas archéologiques, en dépit des circonstances d'une commune découverte anascaphique, comme les objets de nature par lesquels on change entièrement de sciences, sans qu'elles se puissent rassembler sous le prétexte trivial d'une communauté de situation; de même les métiers d'archivistique traditionnels, définitoires de l'historien, sont archéologiques — outre par la nature de leur source — quand l'objet du discours est d'ars et ne sont historiens (plutôt qu'historiques) que lorsque l'objet du discours témoigne de la constitution sociale de l'identité et de l'altérité. De même que la fouille n'est plus le métier spécifique des archéologues de l'ars, l'archivistique n'a plus à être celui des historiens du social. Le métier, toujours complexe en ce qu'il appréhende du concret, ne peut prétendre correspondre au discret de l'analyse que toute science est en charge de construire.

La gymnastique n'est apparemment pas simple mais elle est salutaire pour pallier nos débilisés et nous sortir des fallacieuses oppositions professionnelles et indûment scientifiques. Seules cette distinction et cette systématisation éclaircissent la place mesurée de la fouille ou les rapports alambiqués de l'archéologie et d'une certaine histoire. Car enfin, il est une autre histoire et il faut parler d'épistémologie consécutive.

III. DE L'ARTISTIQUE

DES DISCIPLINES

Cet exposé d'une archéologie théorique a néanmoins entretenu quelques flous opportuns, relativement à l'archéologie elle-même, à l'histoire de l'art et à l'histoire, qu'il faut maintenant lever. L'**Archéologie** est bien tout cela : cet objet rationnellement fondé et délimité, ces objectifs de relève et de révèle, cette méthode, ces procédures et ces démarches. Mais elle est justement tout cela — et l'importance de la relève le faisait bien supposer — parce qu'elle est très précisément en charge rétrospectivement d'un cas singulier. Toute la spécificité de l'archéologie est là : de partir d'un cas singulier qui peut être un idiotisme ou un hapax, dans une situation rétrospective qui peut en avoir altéré l'état. L'invention et la relève sont les difficultés de cette *casuistique rétrospective*, ce qui explique leur prégnance traditionnelle au point que beaucoup la limitent à cette situation particulière. Mais, on l'a vu, même le cas ne peut se limiter à ces difficultés variables et sa casuistique, au facultatif de la relève. Il doit aussi se situer dans des processus génériques qui sont ceux de l'art et de ses rapports réciproques avec le reste de la raison, que l'archéologie doit donc aussi révéler. La révèle, passée la levée des difficultés de l'appréhension du cas, l'analyse et l'explique dans les mécanismes formalisant les autres raisons et formalisés par elles, mesure et pondère ce qui se passe là. Similairement la philologie le fait d'un énoncé particulier; l'histoire historienne, d'un fait social; la casuistique, au sens moral des jésuites, d'un jugement.

L'on peut cependant se dégager des particularités et des difficultés de l'archéologie comme casuistique rétrospective : l'**Artistique** est la discipline précisément en charge des processus génériques de l'art lui-même, c'est-à-dire du système technique et de ses rapports avec les autres modes de la raison, interactions et interrelations. L'artistique analyse l'ensemble des mécanismes généraux de l'art qu'elle modélise suivant ses processus de raison, en sorte sûrement de placer tous les cas — sans être responsable de leurs difficultés singulières —, mais tout autant de les prévoir, donc heuristiquement de les chercher, comme prédisposés dans le modèle, en dépit et hors des complications archéologiques de leur investigation, ou comme on dit en histoire, de l'enquête. L'artistique est une *modélisation* de tous les processus engagés dans l'art sur le moule du fonctionnement de la raison quarte. Par le fait, elle est une *heuristique* qui va du général au particulier, d'une certaine façon à l'inverse de l'archéologie qui situe le particulier dans le général.

Naguère, l'**Histoire** pour nous n'était pas loin. C'était notre monde, toute la faculté des Lettres est historienne, en définitive : elle n'est qu'histoire de ceci ou de cela, même s'il est intéressant de remarquer que sont restées à part de l'histoire disons sociale, l'histoire de l'art et sa sœur l'archéologie, l'histoire littéraire et même, ailleurs, l'histoire du droit, c'est-à-dire les parts historiques des trois autres modes de la raison, la technique, la logique et l'éthique. Au début, nous avons ainsi privilégié en archéologie la relève historique de la datation, de la localisation et de l'imputation, sans penser alors à une relève conceptuelle de la nomenclature et à une critique des prix et jugements. La casuistique était dite "historique" de même, avant que nous la

dégagions de ce déterminisme social qui n'était pas en cause, pour un rétrospectif stricto sensu « de circonstance ». Enfin encore, dans la révèle s'est imposé "le bilan raisonné de l'équipement technique en une situation historique déterminée", toute chose évidemment justifiée puisque le processus historique existe, mais qui ne s'impose pas plus que, pour un linguiste, le bilan de la place de la nomenclature d'art ou de sa rhétorique dans l'ensemble d'un système linguistique; ou pour un psychanalyste, par exemple, celui de la délectation de l'Art dans l'ensemble des plaisirs naturels ou acculturés, ce que d'ailleurs nous n'avons significativement même pas envisagé dans *Artistique et archéologie*. Pourtant, la place de la critique d'Art dans l'ensemble du système des jugements ne serait pas d'un moindre intérêt, tant pour la connaissance de nous-mêmes que, surtout, pour la bonne appréhension des autres que nous cherchons à connaître.

Or, si l'objet de la cénotique et de l'histoire est la constitution de l'être social, quelle qu'en soit l'étendue, sur le fondement de l'autonomie des mécanismes de cette raison, mais non de son hégémonie dans l'humanisation, il n'interagit avec la raison technique que de façon précise et limitée. L'histoire, comme processus, ne formalise l'art que dans la question du style. Celle des métiers et des échanges d'art, qui nous intéressent aussi grandement, n'est pas tant un problème de capacité technique que purement une organisation sociologique des rôles, dans le système social qui les structure tous. Aussi l'histoire, comme discipline casuistique de la cénotique, n'intervient à part entière, dans nos disciplines, que pour un quart des mécanismes qui peuvent déterminer l'art lui-même. Les autres processus des interrelations sont d'abord déterminés par le système linguistique dans la pensée de l'art et la technologie; par le système technique lui-même, dans l'ergotropie (ou fabrication de la fabrication); par le système critique dans toutes les appréciations, réglementations et jugements de toute sorte, dont ceux de l'Art.

Quant aux interactions, si l'histoire apparaît pour un quart encore du phénomène, ce n'est pas qu'elle y tient la main : là, au contraire, l'artificialisation fabrique le social et l'histoire, les formalise dans son moule, les conditionne et donc proprement les modifie. Le vêtement, le logement donnent formes techniques à l'être et loin d'en être le reflet, ils le fabriquent : c'est même l'intérêt majeur de l'artistique et de l'archéologie, de démontrer que l'art fabrique quelque chose de distinct, le plus souvent. L'écriture est tout autre chose que le langage : elle crée des distinctions que celui-ci ne comporte pas — les homonymes, par exemple —. Topiquement ici, l'art n'artificialise pas tout des distinctions sociales et il en différencie cependant qui ne se distinguent pas en histoire. Ainsi l'histoire, tant comme processus rationnel que comme discipline qui en rend compte — car le mot reste toujours bien ambigu —, n'est qu'une part mesurée des mécanismes de l'art et donc de l'artistique et de l'archéologie. Ce n'est que dans l'imprécision de cet indéfinissable passé dans lequel tout tient en effet, qu'une histoire simple qui ambitionne de le ressusciter, trouve sa piètre justification : mais le passé n'est pas un objet de science, tout juste une méchante réalité. Suivant notre formule, que tout soit *en* histoire, et de façon ambiguë quelque part dans le temps et l'espace naturels qui ne sont pas de notre ressort, dans ce passé saturnien, ne fait pas que tout soit *de* l'histoire, comme structuré par une raison particulière de l'homme qui analyse son être en société.

La distinction de l'art, de l'artistique et de l'archéologie d'avec le social, la cénotique et l'histoire, ainsi que leur mutuelle articulation, sont donc épistémologiquement très nettement fondées. S'il s'y ajoute le partage professionnel, entre l'histoire et l'archéologie, de l'archivistique ou du testimonial en général — car il peut être oral, comme dans les enquêtes dites ethnologiques ou sociologiques, qui ne sont encore qu'instruments de métiers et non sciences —, alors toute l'artistique et l'archéologie se trouvent, d'une certaine façon, dégagées des obligations historiennes.

Et l'**Histoire de l'art** dans tout cela ? Elle n'est, très généralement, dans sa pratique actuelle, qu'une part de notre archéologie redéfinie. (On n'oubliera pas, pour éviter toute querelle ridicule de drapeau et de boutique, que le mot n'est qu'opportunément requis comme étymologiquement plus conforme à cette casuistique de l'art, quand "historien d'art", après ce qu'on vient d'en dire, était génériquement irrécupérable. Il ne s'agit bien évidemment pas, après aussi tout ce qu'on en a dit, de faire gagner les fouilleurs sur les esthètes ! Mais les susceptibilités aveuglant, mieux vaut le redire encore). Et elle n'est guère situable, dans sa réalité, en artistique, puisqu'il est peu de modélisation générale, ni du système technique, réduit à des constats narratifs et descriptifs, ni de l'esthétique, confondue avec le jugement, ni même de la critique qui crée l'Art, tenu pour une évidence universelle.

L'histoire de l'art n'est, en effet, qu'un champ particulier de l'objet d'ars où ne sont retenues que certaines techniques et certaines productions jugées comme de l'Art, belles et importantes.

En matière d'objectifs, l'histoire de l'art trouve son essentielle dilection dans deux procédures de relève, l'attribution et la datation; les autres, restitution, localisation, appropriation, n'apparaissent que sur la sollicitation forte de la situation, et sans être dénommées, quand enfin les problèmes se posent tout le temps, même si, professionnellement, on peut toujours reconnaître des priorités dans les objectifs. La relève, qui ignore pratiquement les interactions, c'est-à-dire ce que la fabrication conditionne, aborde largement les interrelations : évidemment le processus éponyme de l'histoire de l'art, le style et ses échanges — souvent dans l'ambiguïté de ressemblances sans vecteur, ce qui permet tautologiquement, une fois de plus, de les créer en les inférant des indices —, la commande et les métiers producteurs — évidemment rarement expliqués dans la distribution sociale générale des métiers, limités aux valorisés, non aux tâcherons —. Aussi l'idéologie de l'Art, à travers la pensée des artistes, des critiques et des philosophes; et un peu, nouveauté relative, sous les termes de fortune ou de réception, les jugements d'art, le marché, mais sans que s'analyse le processus critique, car c'est encore d'«histoire-de» qu'il s'agit, qui fait l'Art à part dans les jugements, les plaisirs et les appréciations — ce qui, sous le nom erroné d'esthétique, est laissé à la philosophie et réellement aux sections de philosophes. Le système technique, quant à lui, est élémentairement limité à la réalité des formes — toutes choses étant égales, à une phonétique des sons, non à une organisation de la phonologie —, à la narration de la production, des techniques explicitées.

Méthodologiquement, elle tend à se spécialiser dans le sériel, même en considérant des ensembles : l'ordre, par exemple, est moins vu comme un mécanisme de composition — une réglementation de la superposition verticale, subtilement altérable — que comme une opposition globale du dorique, ionique, etc., avec variantes du type. L'incontournable typologie — architecture des palais, châteaux, églises, en plans, élévations ou décors, styles d'une époque ou d'une autre, genres picturaux, etc. — et la comparaison, sont des démarches de nature sérielle.

Les procédures de résolution des divers objectifs restent malheureusement grevées par les postulats implicites constamment employés, malgré leur infirmation dans les situations connues et malgré leur contradiction entre eux : en matière de relève de l'attribution ou de la datation surtout, tout le monde postule que ce qui est identique est du même historiquement (date ou producteur ou autre objectif), et le différent, d'un autre : toute ressemblance/dissemblance technique est identité/altérité historique, dis-je en raccourci. L'histoire de l'art, toutes périodes confondues, même de stricte obédience archéologique, est coutumière du fait avec opiniâtreté — d'où ses «maîtres de-», ses «mains» en peintures rupestres préhistoriques, vasculaires grecques, flamandes, italiennes ou classiques françaises —, et ne s'avise même pas que son autre obsession

de l'influence contredit formellement, mais dans les situations qu'elle connaît alors, le postulat des cas indigents d'inconnue²⁵.

Les démarches sont autopsiques, mais surtout largement testimoniales, archivistiques. Loin d'être une tare, on peut considérer que les grands progrès et les belles découvertes de l'histoire de l'Art contemporaine, sensiblement en France d'ailleurs, proviennent de ces recherches archivistiques qui servent magistralement à l'établissement congruent du sens des indices. Ainsi a-t-on pu brillamment inventer les Latour et les Le Nain. Le défaut vient de ce que persiste, avec cette judicieuse démarche, le «bidouillage» des indices dont on croit en pressurer le sens en les raffinant — tare partagée par le scientisme mesureur des archéomètres —. Le comble s'atteint, quand, contre les témoignages avérés — même si évidemment tout se critique et doit être établi comme document —, on retire à Untel de ses tableaux parce que les caractères du style ne sont pas conformes à ceux qu'on attend de lui. L'histoire de l'art est pavée de très mauvaises manies.

Quoiqu'il en soit de ce survol rapide, rien de l'histoire de l'Art, absolument rien, n'est étranger à l'archéologie théorique. Celle-ci, non seulement l'englobe totalement, mais surtout la dépasse et la complète au point qu'elle aurait tout avantage à la pratiquer. Dans la critique des présupposés, des postulats tautologiques, des raisonnements de congruence et de pertinence, de l'hémi-méthode, des limitations des objectifs, du cantonnement à l'histoire, des confusions des outils conceptuels, sans parler du confusionnisme de certaines habitudes ancrées comme les descriptions, typologies, "commentaires de documents", sinon même des genres rhétoriques de l'exposé (contexte historique, description, etc.), qui sont comme les scies d'un métier de littérateur; bref, dans toute cette litanie écourtée, l'archéologie théorique aiderait fort l'histoire de l'Art à faire son ménage. Mais il y a tant de choses à cataloguer, tant d'archives à inventer et commenter qu'il n'est pas temps de se demander ce qu'on fait.

ÉPILOGUE

Au terme de cette défense et de cette illustration de l'archéologie moderne et contemporaine, il apparaît bien, j'espère, que l'histoire en est actuellement assez riche, de ses acteurs et de ses activités, et la discipline, assez forte et développée, dans sa constitution et ses productions, pour se continuer.

Ma part, dans l'aventure, s'est alourdie avec la disparition de Philippe Bruneau, même si, heureusement, beaucoup la supportent avec moi, comme Alexandre Farnoux, Hélène Siard, Lydia Kamitsis, Marie-Laure Portal, dans l'enseignement, et tant d'autres dans la recherche et ses applications, sur lesquels je peux me reposer.

C'est particulièrement vrai de l'archéologie moderne et contemporaine. Les études précises de son champ sont maintenant les sujets des mémoires, mais aussi des musées, de leurs

²⁵(Bibl.36) «De funestes égarements», critique du colloque "Théories de la nécropole antique" [cf.42], *TOPOI* 5/1,(1995)p.290-291 particulièrement.

expositions et de leurs catalogues, des articles de *Ramage* et des thèses, car ce champ est désormais trop vaste pour que je puisse à la fois affiner les modèles d'analyse et leurs applications et enquêter sur un matériel si abondant et si divers. Ainsi fais-je à propos du sport, même en Grèce, du vêtement, même en Chine, du design, du culte catholique, du funéraire contemporain.

En archéologie théorique, comme se plaisait à le dire avec fierté Philippe Bruneau, «tout est dans *Mage*» en effet, et il suffit d'en parcourir l'index, riche d'entrées et de renvois, comme il suffit de rencontrer, dans le développement, toutes les nombreuses références aux articles de *Ramage* qui en exemplarisent les notions, pour mesurer la somme que ce traité constitue. Néanmoins, nous n'évitons déjà pas les palinodies, car la matière n'est pas simple. Il est bien des points trop légers ou litigieux qu'il faudra reprendre, à propos de l'esthétique, de l'image — qui a déjà beaucoup évolué, ne serait-ce que par sa dissociation d'avec l'esthématopee —, des schématiques du traitement corporel, de l'ouvroir des métiers — qui ne sont pas une part du style de l'ars, mais une pure institutionnalisation sociologique —, etc. En relève, je rêverais d'un échange avec des archéologues et des historiens d'art sur les objectifs de l'accommodation, de l'imputation et surtout sur les raisonnements de pertinence et de congruence dans l'établissement du sens des indices, lors des opérations courantes de datation, d'attribution et de restitution. Mais tout milieu tend à n'échanger que dans la même doxa — ce qui n'est guère le cas avec nous. Il n'y a ni inquiétude, donc ni demande, comme disent les psychanalystes, et conséquemment aucun débat.

Malgré tout, l'artistique devient un nouvel horizon ; on s'en doutera si on m'a suivi,. Un horizon, en effet, et non un pré, car l'artistique est le moyen d'aller partout, de comprendre ce qui se passe, ce qui se fabrique de toute façon, et par quels mécanismes qui tiennent au moule technique et aux ingrédients, quels que soient les points d'application historiques. Là, tout est à faire et tout est à en déduire pour critiquer les postulats et les procédures habituels.

Et l'archéologie comme histoire, et l'histoire de l'art dans tout cela, dira-t-on. On paraît ne s'en éloigner qu'en apparence, si l'on a compris les exposés précédents. Car comment faire de l'histoire, enfin, de quelque chose qu'on ne connaîtrait pas, à moins de le réduire à ses évidences illusoires de formes et de constats. Le modèle, au contraire, campe l'ensemble de la façon dont se pose un problème, ses mécanismes rationnels en jeu, la part de la fabrication et ses effets. À partir de quoi, l'histoire peut réellement se constituer, si elle est, d'abord et avant tout, la mesure de l'amplitude d'un phénomène, sa répartition, l'appréciation de ce qui se passe, mais autant de ce qui ne se passe pas, analytiquement, sur un point ou un autre, et que le modèle, prévoyant, révèle par défaut. Par quoi se dessine le véritable faciès du fait historique, en matière de fabrication : non une réalité positive de faits et de formes, pris comme des évidences, mais la réalité relative d'un système organisé. Dont il s'agit, ensuite, d'examiner scientifiquement les causalités, qui, elles-mêmes, se modélisent puisqu'elles ne peuvent tenir que de l'un ou de l'autre des modes de la raison : la logique, de la connaissance, de l'idéologie; la raison technique des matières, des savoir-faire, des capacités de tel système technique; la raison sociologique de l'institution, des métiers, de l'échange; enfin, celle, axiologique, du plaisir, de l'économie, du règlement ou du droit.

Loin de nous éloigner de l'histoire, si nous la voulons faire, l'artistique la fonde et la rend possible. Ce n'est pas pour rien que l'histoire des langues, celle des arts et celle des droits, ont toujours échappé à l'histoire «tout-court». Ce n'est pas qu'une distribution professionnelle de pré-carrés que chacun défend. La matière de ces trois raisons, leur fonctionnement, leur structure, ne se réduit pas, ne se confond pas, ne s'inféode pas à la raison de la constitution sociale et historique. Alors, avant que l'histoire puisse lire ce matériel et en faire une matière pour elle-même, elle est obligée d'en passer par les grilles de lecture propres à chacun de ces domaines. Rendre compte de l'histoire des langues, ou même comprendre les propos, demande qu'on sache

ce qu'est le langage; comme rendre compte des styles de la technique, exige qu'on connaisse les mécanismes de l'*ars*. Juste retour attendu des choses puisqu'on voit que comprendre l'équipement des morts ou des enfants demande qu'on en connaisse d'abord les modes sociaux et historiques de leur constitution. L'histoire, comme phénomène humain, n'est quand même pas tout de l'homme. L'histoire, comme discipline, ne saurait se passer des autres disciplines en charge de l'analyse fondamentale des objets qui ne sont pas les siens. On l'a déjà dit en plusieurs endroits de cet exposé; il est bon, dans notre monde d'historien, de le redire lors qu'il se clôt.

Nous sommes partis de l'histoire archéologique des époques moderne et contemporaine : le titre convient très exactement à cette archéologie du récent. D'incontournables difficultés survenaient des disciplines existantes, dont l'histoire et l'archéologie habituelle. Elles ne sont levées que par la reconstruction d'une science de l'art, l'artistique. Laquelle est assurément le moyen d'un discours autonome sur l'art, mais autant le passage obligé pour une histoire de l'art et une histoire refondées.

La boucle est bouclée.